

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 37.

MONTREAL, 21 FEVRIER 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS)

## LES BONHEURS DE LA CANDIDATURE



VOILA LE TEMPS D'ÊTRE DÉVOT ET SURTOUT D'ÊTRE POLI APRÈS LA GRAND'MESSE

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 21 FEVRIER 1891.

## CHASSE-SPLEEN

Tout talent nain a un amour-propre de géant.

Comme le ciment le cœur durcit avec le temps.

Les livres les moins chers sont les livres de prix.

C'est toujours l'invité qui trouve le cheveu dans la soupe.

L'homme qui cultive ses ongles cultive rarement autre chose.

Plus une mère aime ses filles, plus elle cherche à s'en débarrasser.

Dieu nous a fait deux mains : l'une pour recevoir, l'autre pour donner.

Le feu de l'inspiration n'a jamais pu faire bouillir le pot-au-feu.

Depuis l'invention des fusils à deux coups, un malheur n'arrive jamais seul.

C'est en soupirant trop après le mariage que les jeunes filles font fuir les soupirants.

L'histoire est un roman véridique ; le roman est une histoire qui ne l'est pas.

Les gens qui aiment trop la terre ne peuvent être heureux qu'après leur dernier soupir.

L'homme qui se dit méchant est moins à craindre que celui qui se vante d'être bon.

On n'a pas encore trouvé un premier-ministre assez galant pour offrir un siège en chambre à une dame.

Le fard est à la figure ce que la pose est aux bonnes manières : il trompe peu de gens et en dégoûte beaucoup.

Une bonne récompense est offerte pour la meilleure statistique qui sera faite du nombre de citoyens qui auront du foin plein la bouche d'ici au 5 mars.

## LE SAMEDI

### PAS D'ARRET

*Mademoiselle l'incouche (en sleigh).*—Avons-nous déjà dépassé le magasin de Joyce ?

*Monsieur d'Haragon (se rappelant ce que ça lui a coûté la dernière fois).*—Pas encore, mais nous en serons loin dans un instant.

### EN TEMPS D'ELECTION

—Comment, mariée depuis huit jours et déjà toute en larmes ?

—Hélas ! je croyais que Raoul était le plus honnête homme du monde, et si vous saviez ce que l'on dit de lui depuis qu'il est candidat. Et penser qu'il ne s'est présenté que depuis deux jours, si ça continue on le pendra avant le 5 Mars.

### DIFFÉRENTES MANIÈRES DE VOIR

*De Haute-gomme.*—Très chic ! cher, j'ai mis la main sur un tailleur ébouriffant. Il vous regarde fixement pendant quelques minutes et vingt-quatre heures, après il vous envoie un complet qui va à ravir, sans vous prendre mesure.

*De Ladèche.*—Tiens, le mien opère autrement. Il me regarde fixement et ne m'envoie rien, parce qu'il prétend qu'il m'a déjà mesuré.

### PRESENTIMENT

*Elle (un mois de mariage, encore très incépérime.)*—Vous êtes malade, pauvre ami ! je vais envoyer chercher le docteur.

*Lui (revenant du club, passablement illuminé).*—Non... pas docteur... sera rien... un peu chaud... si plus mal... besoin seulement d'un... d'un charmeur de serpents... tiens, (passant la main sur ses yeux) les voilà... y en a-t-il, ch... croyais pas en avoir tant bu qu'ça...

### PAS RANCUNIER



*Père en colère.* Comment vous voilà encore ! Je vous ai pourtant mis à la porte avec un coup de pied à la bonne place ; et, si je ne me trompe pas, mon chien vous a enlevé un joli petit morceau de mollet.

*Prétendant rejeté.*—C'est précisément pour cela que je reviens : j'aurais voulu avoir le morceau de mon pantalon.

### MOTS D'ENFANTS

*Bob.*—Maman pourquoi les Indiens ont-ils fait la guerre ?

*Maman.*—Parcequ'ils mouraient de faim.

*Bob.*—Alors pourquoi qu'on ne leur envoie pas des missionnaires.

Il glissait, et ayant glissé plus vite qu'il ne voulait, il est venu s'aplatir contre un reverbère de la compagnie du gaz. On le croyait mort ou au moins très abimé, lorsqu'il se releva, se secoua et se mit à pousser des hurlements.

—Qu'est-ce que tu as, mon petit ami ; ou est-tu blessé ?

—Pas blessé, j'ai perdu un morceau de tire.

*Joe.*—Maman, où que les vaches prennent leur lait ?

*Maman.*—Et toi, où prends-tu tes larmes ?

*Joe (après un moment de silence).*—Maman, est-ce qu'il faut aussi que tu te serves de ta paoutotte quand tu veux du lait ?

Tommie a été pendant la semaine, à Montréal pour la première fois. Un jour, sa petite voisine lui demande :

—Serais-tu content d'aller au Paradis, si tu mourais ?

—J'sais pas, répondit Tommie. Est-ce aussi beau que Montréal ?

*Professeur.*—Nous allons maintenant passer aux verbes de la 1<sup>e</sup> conjugaison. Rince-dallot, déclinez le verbe boire.

*Rince-dallot, fils.*—Mais, m'sieu, je peux pas décliner, vous n'avez encore rien offert.

Voyons, ma petite Jeanne, veux-tu que je te donne les trois vertues théologiques en chocolat ?

—Oh ! marraine, j'aimerais mieux les "douze" apôtres !

*Maman.*—Méchant enfant, viens ici que je te corrige.

*Joe (s'avançant lentement, le cœur gros).*—Maman, veux-tu que je te demande quelque chose ?

*Maman.*—Dis vite.

*Joe.*—Si ça ne te fait rien, prends la brosse qu'a pas de médaillon sur le dos.

*Oncle.*—Est-ce que tu vas être plus doux cette année que l'année dernière ?

*Nevve.*—Je pense, maman me fait prendre tous les jours de l'huile de foie de morue.

*Papa.*—Qu'est-ce que tu ferais, si je te tirais les oreilles ?

*Héritier présomptif.*—Je te tirerais la langue.

*Tante Anna.*—Il ne faut pas couper des images le dimanche ; rappelle toi que Dieu après avoir fait le monde s'est reposé le septième jour.

*Catherine (6 ans).*—Est-ce qu'il a fait tout ce qu'il y a dans le monde en six jours, tante ?

*Tante Anna.*—Oui, chérie, tout.

*Catherine.*—Alors, c'est pas étonnant si le Bon Dieu s'est reposé, il n'avait plus rien à faire.

### QUESTION IMPERTINENTE

*Client (croyant entrer chez le quincaillier).*—Avez-vous des vis ?

*Epicier.*—Insolent ! ce n'est pas de vos affaires.

### BONNES AMIES

*No. 1.*—En voilà, une idée ! avoir appelé Stella, une fille aussi terre-à-terre.

*No. 2.*—Tu sais, c'est peut-être parcequ'elle est de toute beauté... vue dans l'obscurité.

LA SAGESSE DE CE MONDE



*Première amie.* — As-tu fait visite aux de Lavernaillerie ?  
*Seconde amie.* — Oui ; j'ai su qu'ils devaient donner un bal à la mi-carême.  
*Première amie.* — Moi, je n'y suis pas allée, parceque j'ai su qu'ils n'en donnaient pas.

ENNEMI DU PROGRÈS

*Propriétaire.* — Et puis, vous savez M. Jacobson, le bâtiment est absolument à l'abri du feu.  
*Jacobson.* — Sa vra bas, alors. Foyez-fous mozieur le brobriadaire, il n'affre blus d'archent tans les hartes, sans ein pou bedide veu ein vois bar an.

A LA RECHERCHE DE SON PRÉDÉ-  
 CÉSSEUR

En Afrique.  
*Missionnaire.* — Je n'ai pu encore apprendre où se trouvait mon révérend prédécesseur.  
*Grand chef des Bouffe-Pout (faisant claquer sa langue).* — Tranquillisez-vous, je puis vous affirmer qu'il est dans l'intérieur.

SANS FREIN

*Pénélope.* — Non ! non ! voyons arrêtez-vous.  
*Ulysse.* — Impossible (il l'embrasse).  
*Pénélope.* — Comment avez vous osé ? quand je vous ai défendu...  
*Ulysse.* — Pardon ; vous ne m'avez rien défendu ; vous m'avez simplement dit d'arrêter, j'étais trop lancé, voilà tout.

JUGEMENT COMPLEXE

*Louisa.* — Savais-tu que Maud épousait le major.  
*Louissette.* — Oui ; mais je ne puis comprendre comment une fille aussi intelligente consent à s'unir à un homme assez stupide pour vouloir l'épouser.

UN HOMME PRATIQUE

Dans le salon très mal chauffé de madame X...  
 — Il n'est rien de comparable à une voix de ténor, dit un des invités.  
 — Quant à moi, minaud madame X... je préfère une belle voix de baryton.  
 Puis, se tournant vers Boireau, adossé à la cheminée :  
 — Et vous, M. Boireau ?  
 — Moi, je préférerais une voix de bois !

UN JUGE PRUDENT

*Juge.* — Vous vous appelez ?  
*Témoin.* — Julic.  
*Juge.* — Votre âge ?  
*Témoin.* — Vingt-cinq ans.  
*Juge.* — C'est bien, maintenant que vous avez donné votre âge vous pouvez prêter serment.

CORDON BLEU

*Lui (après quatre mois de mariage).* — Qu'est-ce que tu as, tu sembles triste ?  
*Elle.* — Ce vilain chien de Fido a mangé le gâteau que j'avais fait pour le thé.  
*Lui.* — Bah ! ne te chagrine pas, nous pourrions facilement acheter un autre chien.

RETOUR D'EUROPE

*Mme Bourgeois.* — Vous avez été en Europe ?  
*Mme Parvenu.* — Et en Angleterre.  
*Mme Bourgeois.* — Qu'est-ce que vous pensez de la Tour de Londres ?  
*Mme Parvenu.* — Oh ! elle est bien moins haute que la Tour Eiffel.

VICE-VERSA

*Rimortot.* — Tout est chance dans la vie. Ainsi je suis si peu veinard que si j'avais écrit l'œuvre de Racine, je n'en serais pas moins inconnu.  
*Daubien.* — Il en serait de même si Racine avait écrit le vôtre.

PAS ADROITS

*Raoul (au concert).* — Quel programme, on peut dire qu'il y a de la musique dans l'air.  
*Charles (l'orchestre ayant commencé).* — C'est possible, mais les musiciens ne semblent pas l'avoir saisi.

SAISON DES FÊTES

*Gobbeau.* — Aux dernières nouvelles, les Indiens avaient cessé leurs danses.  
*Rincedalle.* — Je te crois ! ils offraient des balles aux yankees.

PREUVES VISIBLES

*Première dame.* — Mademoiselle de Vieuxtemps me paraît bien entichée de la noblesse de sa famille, elle me disait hier qu'elle remontait au delà de la conquête ; je doute cependant qu'elle puisse en fournir la preuve.  
*Deuxième dame.* — La preuve ! mais ma chère elle la porte sur sa figure.

AU RESTAURANT

*Bouleau.* — Tiens ! voilà quelque chose de nouveau : Ragout de mouton à la Parnell.  
*Rouleau.* — Fameux ! il a été si longtemps dans l'eau chaude, qu'il doit être tendre ; si nous en prenions une portion à l'essai.

POUR UN JEUNEUR

On lit dans un grand journal :  
 "Chambre à louer pour une personne ne mangeant pas. Essai gratis pendant huit jours."  
 Personne ne s'est encore présenté.

MANQUE DE MÉMOIRE

*Elle.* — Qu'as-tu donc, aujourd'hui, tu as l'air à l'envers ?  
*Lui.* — J'ai un terrible mal de tête, et je ne sais où je l'ai attrapé.  
*Elle.* — Qu'as-tu fait hier soir ?  
*Lui.* — Hier soir ! voyons... oui, ma foi, je ne sais plus ce que j'ai fait après 10 heures.

DU BON COTÉ

Le jeune Casimir interroge son respectable auteur :  
 — Dis moi papa ?... Qu'est-ce que c'est donc qu'un journal bien pensant ?  
 — Mon fils, c'est celui qui pense exactement comme la personne qui le lit !

THÉÂTRE-ROYAL



Grand gala cette semaine au Royal. Drame à sensation et beaucoup de spectateurs.  
 Un grand nombre d'amateurs ont assisté tous les soirs aux représentations du drame de Lester, intitulé : "An Irishman's Love."  
 Cette pièce, parsemée d'incidents dramatiques, de chansonnettes et de danses, est des plus intéressantes à tous les points de vue ; aussi a-t-elle été fort goûtée.

La mise en scène est des plus soignées et les artistes sont presque tous excellents. Mentionnons parmi ces derniers : Mlles H. Lester, B. Boyer, MM. Miles, Ireland et Lingsley.  
 Il n'y a pas de doute qu'il y aura foule encore samedi, à la matinée et dans la soirée.

Pour la semaine prochaine nous avons le plaisir de signaler à nos lecteurs la grande compagnie de variétés des frères Irwin. Ce sera la grande attraction de Montréal et l'honneur en reviendra au Royal.

INNOCENCE INJUSTIFIABLE



*Cousine de la ville.* — Tiens ! Allons magasiner.  
*Cousine de campagne.* — Tu n'y penses pas ; je n'ai rien à acheter.  
*Cousine de la ville.* — Es-tu ridicule, un peu ! Mais c'est le plaisir d'aller magasiner lorsqu'on n'a rien à acheter.

## LE SALUT DES PATINEURS



Higgins a trouvé un moyen infailible de tomber en patinant sans se faire mal. Tous ceux qui ont des grilles de cheminée peuvent en faire autant.

## REMERCIEMENTS

A UNE FIANCÉE

(Pour le SAMEDI.)

Moments délicieux qui m'ont parfumé l'âme !  
Quel est donc ce pouvoir qu'exerce un cœur heureux !  
Vraiment, c'est malgré soi que notre esprit s'enflamme  
Au langage muet de vos limpides yeux.

Mon cœur désespéré, mon esprit si morose,  
Epanchaient devant vous leurs frayeurs tour à tour.  
Vous n'avez pas souri de mon étrange prose,  
Essayant plutôt de me guérir en retour.

Avec un art divin, plein de délicatesse,  
Vous m'avez raconté ce qu'est l'enivrement  
De se sentir bercée à l'entière tendresse  
D'un cœur loyal et bon jusqu'à l'égarément.

Et pour m'initier à cette sainte joie,  
Vous m'avez dit vous-même, à moi, votre humble ami.  
Comment le bonheur sut vous jeter dans sa voie,  
Voie, hélas, qui pour nous vous enlève à demi.

Vous aimez, on vous aime, et jamais dans ma vie  
Je n'ai vu resplendir tant de félicité.  
Vraiment, votre bonheur pourrait nous faire envie,  
Si chacun ne savait qu'il est bien mérité.

A mon cœur attristé qui vous disait : " Je doute, "  
Vous avez répondu : " Vous avez tort, vraiment.  
" Regardez donc le mien, où l'amour, goutte à goutte,  
" A versé tout l'azur qui brille au firmament.

" Croyez, car c'est la vie. Aimez, car c'est l'ivresse,  
" Et l'on ne doute plus, je vous en fais l'aveu,  
" Lorsque l'on a senti la sublime caresse  
" Que du bout de son aile apporte l'oiseau bleu.

" Vous voulez donc, ami, marcher dans ce bas monde  
" Sans une étoile au ciel et sans fleurs au chemin,  
" Et ne jamais sentir que votre cœur s'inonde  
" De saveur infinie au contact d'une main ?

" Toute âme humaine a soif de ces choses divines !  
" Il lui faut sa rosée et sa part de soleil.  
" Quand les rêves dorés ont gonflé nos poitrines  
" Attendons donc en paix le moment du réveil.

" Allons, levez les yeux, regardez la nature,  
" O mon savant docteur qui dissèquez si bien.  
" L'on entend de partout un immense murmure :  
" C'est un hymne d'amour ; j'y veux joindre le mien."

Et vous avez chanté. Votre voix toute émue  
Egrenait ces accents pleins d'attendrissement,  
Qui font que dans le cœur quelque chose remue,  
Alors que l'on voudrait écouter seulement.

Et cette émotion qui vous possédait toute,  
Je l'admirais beaucoup et l'enviais parfois ;  
Car je comprenais bien, sans avoir aucun doute,  
Que l'amour de deux cœurs vibrait dans votre voix.

Que vous êtes heureuse ! Ah ! vous méritez, certes,  
Ce bonheur sans pareil, vous dont la charité  
Amène les souffrants devant votre âme ouverte,  
Leur faisant lire à tous le mot félicité.

L'enthousiasme est beau dans l'amour de la femme,  
Car dans son souffle même on sent battre son cœur.  
Ce parfum de bonheur est encor dans mon âme,  
Car partout, ce soir-là, je me sentais meilleur.

Comment ne pas renaitre à l'auguste espérance,  
En face d'un amour qui peut charmer ainsi.  
Rien qu'à parler un peu de sa reconnaissance !  
Ah ! que je vous envoie en vous disant : Merci !

Montréal, 10 février 1891.

PAUL VARY.

## LA MORT DES PRINCES

La mort du prince Baudoin, héritier du trône de Belgique, décédé brusquement à la fleur de l'âge, a remis en mémoire la fatalité qui semble peser sur les héritiers, " directs " des couronnes de l'Europe.

Cette particularité est surtout frappante pour la France.

Le fils de Louis XIV meurt dans des circonstances mystérieuses,—ainsi que son fils, le duc de Bourgogne.

Le dauphin, fils de Louis XV meurt jeune ;

Le fils de Louis XVI meurt au Temple ;

Le fils de Charles X, le duc de Berri, est assassiné par Louvel ;

Le fils de Napoléon Ier meurt à vingt ans, sur la terre d'exil ;

Le fils de Louis Philippe, le duc d'Orléans, succombe à une catastrophe terrible ;

Le fils de Napoléon III meurt obscurément, à l'extrémité de l'Afrique, sous la sagaye d'un Zoulou.

A l'étranger, nous voyons le fils aîné d'Alexandre II mourir prématurément à Nice, âgé de vingt-deux ans ; l'héritier de la couronne d'Autriche, l'archiduc Rodolphe, trouve la mort d'une jusqu'ici inconnue ; le roi des Pays-Bas voit mourir successivement ses deux fils ; enfin, Léopold II, après avoir perdu le sien, assiste encore à la mort foudroyante de son neveu, le prince Baudoin, héritier de la couronne.

Ajoutons, puisque nous parlons de cette fatalité, que le mois de janvier est particulièrement funeste à la famille royale de Belgique qui vient d'être frappée si cruellement.

L'année dernière, lorsque, le 1er janvier on annonça à la reine des Belges que le château royal de Laeken, qui contenait une si magnifique collection d'œuvres d'art, était en flammes, elle s'écria :

" Ah ! le mois de janvier porte malheur à notre famille ! "

En effet, c'est en janvier que devint folle l'impératrice Charlotte, sœur du roi des Belges ; c'est le 22 janvier 1869 que mourut le duc de Brabant, son fils et héritier de la couronne.

Enfin, le 24 janvier, mort du prince Baudoin, comme nous l'avons dit.

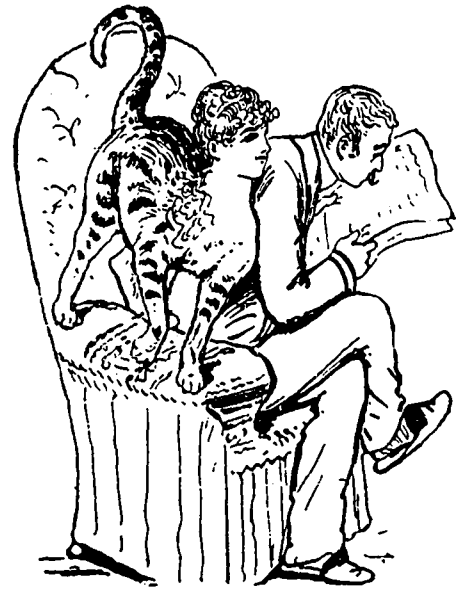
## CONCLUANT



Homme de police, s'adressant à la porte d'un citoyen. — Excusez, monsieur, mais je voulais vous avertir, que ces gamins sont en train de convertir les marches de votre Perron en glissoire.

Le citoyen. — Laissez faire ; je leur ai donné trente sous pour cela. Vous savez, ma belle-mère arrive ce soir.

## LA DIPLOMATIE DES FEMMES



Il est probable que madame aura un nouveau manteau en sealskin pour la fin de la semaine.

## CROQUIS D'HIVER

Rêvant de mignonnes choses,  
Du printemps le gai retour,  
Je voulais chanter l'amour,  
La fin des hivers moroses.

Je voulais chanter les roses  
Dont sont semés les chemins,  
Les mugnets et les jasmains,  
Belles fleurs à peine écloses.

La neige était revenue,  
Couvrant au loin les buissons,  
Les bois étaient sans chansons,

Et la poitrine mi-nue,  
Par le grand froid qu'il faisait,  
Plus d'un enfant mendiait.

SULLA (Melun).

## TRISTE PERSPECTIVE

Mme Roubeau. — Votre docteur me semble avoir une belle clientèle ?

Mme Roubeau. — Je vous crois ; il est si occupé qu'il va être obligé de se débarrasser de la moitié de ses malades aussi vite que possible.

## UN BON EXEMPLE

Lui (à 11.50 p. m.). — Tiens, ça ne semble que la lampe s'en va, elle manque d'huile.

Elle. — Oui, elle semble avoir la notion du temps, elle.

Il n'est plus jamais revenu, sa flamme ayant été éteinte du même coup.

## UN MAUVAIS COUREUR

— Est-ce qu'Edouard suit toujours sa profession d'avocat ?

— Hélas ! oui, et je commence à croire qu'il n'attrapera jamais rien.

## SURPRISE GÉNÉRALE

Maman (sèchement). — Laure je n'ai jamais été aussi surprise que quand tu as permis à Jacques de t'embrasser pendant ce jeu ridicule.

Laure. — Moi aussi maman. J'en ai été surprise moi-même.

## UNE BONNE PRÉCAUTION

Monsieur. — Je crois qu'il serait temps que nous nous occupions de faire peindre notre maison.

Madame. — Mais je croyais que tu avais décidé de ne la faire peindre que l'année prochaine.

Monsieur. — Certainement, mais je te préviens pour que tu aies le temps de choisir la teinte.

LES DEUX FONT LA PAIRE

Un avocat qui a la manie d'acheter de vieux livres et de vieux meubles, aperçut, l'autre jour, en passant devant un magasin de bric-à-brac, un vase d'assez jolie apparence, qui ressemblait d'une manière extraordinaire à une potiche que sa femme avait, depuis un temps assez long, reléguée dans le grenier.

—Tiens, se dit-il, si j'en fais une paire, le mien va augmenter de valeur et je vais l'acheter.

Le marchand évalua l'article à \$4.00, mais finit par en accepter \$3.00. Tout fier de son emplette, notre ami se rendit chez lui à la hâte et n'eut rien de plus pressé que de montrer à sa femme la grande trouvaille :

—Vois donc, ma chère, ce que je viens d'acheter. Il apparemment au parfait notre vieille porcelaine. Quelle chance de l'avoir trouvé et à si bon marché, sais-tu que je ne l'ai payé que \$3.00 ?

Et, posant bien le vase en évidence, il ajoute : —Qu'en penses-tu, chère ?

La dame ajuste son binocle, regarde un instant le vase et part d'un éclat de rire homérique :

—Jules, dit-elle à son seigneur et maître, j'ai vendu ce jour même notre vase au vieux Cartillier pour \$1.00 et, si mes yeux ne me trompent pas, je crois bien que tu viens de le lui acheter pour \$3.00.

Pauvre vase ! Il fut à l'instant même reconsigné au grenier, et, de ce jour, notre ami évite comme la peste tous les magasins de bric-à-brac.

LES VOYAGES FORMENT L'ESPRIT

En voyage de noces. Le mariage a eu lieu le matin :

*Lui.*—Tiens, la locomotive sille, nous allons entrer dans le tunnel.

*Elle.*—Un tunnel, qu'est-ce que c'est que ça ? Une heure après :

*Lui.*—Tiens, on sille encore, est-ce une station ou un tunnel ?

*Elle.*—J'espère que c'est un tunnel.

TROP GÉNÉREUX

*Julie.*—Ton mari est-il généreux ?

*Juliette.*—Trop, hélas ! ainsi, tu sais la boîte de cigares que je lui ai donnée pour sa fête. Eh bien ! figure-toi qu'il n'en a fumé qu'un et qu'il a donné tous les autres à ses amis.

UNE EXPLICATION LUCIDE



Homme de police à un flaneur. — Où vas-tu à l'heure qu'il est ?

Flaneur.—C'est tout simplement parceque je me suis levé matin.

Homme de police.—Il est trop matin pour que tu aies pu te lever matin.

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU



Peintre à la jeune fille posant comme modèle.—Rappelez-vous toujours dans votre pose que vous représentez une jeune fille refusant la main d'un vieillard millionnaire.

La jeune fille.—S'il vous plaît ; ne me faites pas jouer un rôle stupide comme cela. Si ça se refuse, cela !

JOYEUSÉTÉS DU TÉLÉPHONE

—M. Désiré Philacoutte, notre concitoyen, converse avec son ami Narcisse Labrouette :

Le téléphone est indiscret : au cours de la conversation, arrivé jusqu'à Philacoutte la voix de madame Labrouette parlant à sa cuisinière :

—Marie, fermez donc votre porte de cuisine. C'est insupportable, cette odeur de soupe aux choux.

Philacoutte entend, mais n'en laisse rien paraître. Puis, au moment de prendre congé de son ami :

—Dis donc, Narcisse, on cuit des choux chez toi ?

—Oui. Comment le sais-tu ?

—Je le sens d'ici.

—Pas possible ?...

La communication est interrompue. L'excellent montréalais s'extasie sur les merveilleux résultats obtenus par M. Edison.

Mais Philacoutte a le tempérament fumiste. Que fait-il accroché à son téléphone jusqu'à l'heure du dîner ? Il a demandé la communication avec Ottawa, Trois-Rivières, Sorel, Berthier etc. Tous ses amis, tous ses correspondants y ont passé.

Que leur veut-il ? Une chose bien simple. Avec tous la conversation est la même :

—Allo.

—Allo. C'est toi, Désiré ?

—Oui. Bonjour. Ça va bien. Merci. Connais-tu Labrouette ?

—Narcisse Labrouette, Parfaitement.

—Veux-tu lui faire une bonne farce ?

—Volontiers.

—Appelle au téléphone sous un prétexte quelconque. Dis-lui que tu sens la soupe au choux que l'on fait dans sa cuisine.

—Compris. au revoir.

Et voilà comment ce jour-là, jusqu'au moment où la fameuse soupe aux choux fut apportée par Marie sur la table de famille, M. Labrouette fut appelé vingt-cinq fois au téléphone pour s'entendre dire :

—On cuit des choux dans votre cuisine.

Narcisse Labrouette est émerveillé.

Il se propose d'adresser à la société des sciences un rapport détaillé sur cette nouvelle application de la découverte d'Edison.

ELLE L'IGNORE

*Lui.*—Emma, pouvez-vous garder un secret ?

*Elle.*—Je n'en sais rien ; je n'ai jamais essayé ; dites-le moi, on verra.

UNE BORGIA

*Georgette.*—Ah ! j'oubliais de te dire qu'Henri m'a dit hier soir, que tu étais dangereusement belle.

*Laure (amie).*—Vrai !

*Georgette.*—Vrai, et pour lui donner raison, j'ai ajouté que tu te servais de cosmétiques empoisonnés.

COMPLIMENT DOUTEUX

*Mademoiselle Evincée.*—C'est étonnant comme Maud vous ressemble, est-ce que sa sœur vous ressemble autant ?

*Madame Choisie.*—Oh ! non, elle forme même avec elle un contraste remarquable.

*Mademoiselle Evincée.*—Comme elle doit être jolie !

EMPRUNT GÉNÉRAL

Les anciens ont affirmé que la nature avait horreur du vide ; ils sont probablement arrivés à cette conclusion en constatant que tout dans la nature n'est qu'emprunt.

Les fleuves empruntent leur eau des petites rivières, et la mer emprunte la sienne des fleuves.

Les nuages sont formés d'emprunts à la mer, et la terre emprunte à son tour son humidité aux nuages.

La lune emprunte sa lumière au soleil, et la terre toujours avide emprunte la sienne au soleil et à la lune.

Le premier homme a été emprunté à la terre, et la première femme à l'homme.

Enfin, par le temps qui court, les politiciens empruntent quoi que ce soit à qui que ce soit.

UN CROYANT

*Bouleau.*—Je n'ai jamais cru que le temps c'était de l'argent.

*Rouleau.*—Tu penserais autrement si tu avais mis \$100 sur un cheval qui est arrivé trois secondes après le gagnant.

BANQUET POLITIQUE

*Invité (en retard).*—Qu'est-ce que c'est que ce bruit qu'ils font là dedans.

*Reporter (également en retard).*—Ça, ce doit-être les tables qui gémissent sous le poids des primeurs de la saison.

COMME ON VOIT LES AUTRES



Jeune dame à la mode contemplant un butor.—C'est déjà triste d'être oiseau. Mais bossu par dessus le marché !

Le Butor examinant la jeune dame.—Je suis tenté de lui demander si ce n'est pas ma pauvre sœur, tant les deux se ressemblent.



## UNE SURPRISE



Pompier. — Elle est bêtement bouchée, cette hausse là. Si je...

Ouf !

## LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

## I

UN PEU POUR RIRE

Sur la rue Saint-Jacques :

—Tiens... vous êtes à Montréal? Je vous croyais encore en villégiature.

—Non, mon cher... Je ne disparaiss, chaque année, que pendant quatre mois : mai, juin, juillet et août.

—Ah parfaitement ! les mois sans r.

Un médecin, le docteur Z..., est frappé d'une congestion cérébrale en rendant visite à un de ses amis.

On le transporte chez un pharmacien et on s'empresse autour de lui.

—Il faudrait, dit un des assistants, aller chercher le docteur L...

—Non !... non !... pas lui ! murmure le moribond... s'il savait cela, ça lui ferait de la réclame.

Nos enfants :

—Petite mère, veux-tu que je prenne le morceau de chocolat que tu as laissé sur la commode, je serai bien sage.

—Oui, va le prendre.

Il ne bouge pas.

—Pourquoi ne vas-tu pas, Henri ?

—Ah ! maman, je l'avais mangé avant de te le demander.

Un individu reconnaît un de ses amis à la morgue et s'empresse d'en aviser la personne qui a la direction de l'établissement :

—Êtes-vous bien certain de reconnaître M. V. telle rue, tel numéro ?

—Parfaitement.

—Pourriez-vous nous indiquer un signe certain qui nous prouve que vous ne vous trompez pas ?

—Ah oui, m'sieu, il bégaye !

Au club O...

Alfred R... voit, l'autre jour, un de ses amis qu'il avait perdu de vue depuis quelque temps :

—Comment ça va-t-il depuis le temps que je t'ai vu : comme nous vieillissons, mon cher Guillaume.

—Oui..., mais comme nous noircissons.

En chars urbains :

—Conducteur, vous m'arrêterez rue Saint-C...

—Quel numéro ?

—143, au troisième.

—Très bien, madame, nous y passons.

J. ALCIDÉ C.

Montréal, 6 février 1891.

## II

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROU-CHAILLONNADES.

Il y a quelques jours j'étais à dîner en compagnie de deux amis, dans un hôtel à Québec.

Tout près de nous, à la même table, un jeune homme et une jeune femme nous paraissant être mariés depuis peu, étaient aussi en train de dîner.

Assis à la table suivante, se trouvait un autre couple à l'âge assez mûr, figures exotiques, apparence britannique.

La jeune dame avait de magnifiques cheveux blonds ; la dame mûre était ornée d'un nez étrange et paradoxal.

—Oh ! dit tout à coup le personnage exotique, en anglais, les beaux cheveux !

—Oui, répondit la dame au nez, mais sont-ils bien à elle ?

Le jeune couple ne sourcilla pas et continua à causer comme s'il n'avait rien entendu.

L'anglais, un moment déconcerté, se rasséréna en songeant que l'impertinence de son anguleuse moitié n'avait pas été comprise.

Mais, au moment où, le dîner fini, les deux jeunes se levaient de table, le

monsieur dit à sa femme, dans l'anglais le plus pur, tout en désignant du doigt le cartilage démesuré de l'impertinente voisine :

—Oh ! le beau nez !

—Oui, répliqua la dame aux cheveux blonds, et s'il est bien tout à elle, elle peut sentir loin dans les affaires des autres.

Il est facile de s'imaginer quelle couleur prit la figure du vieux, et l'appendice nasal de la vieille.

Un soir du printemps dernier, les promeneurs sur la terrasse Dufferin, à Québec, étaient nombreux.

La population était venue respirer l'air frais du St-Laurent, et applaudir un de ces magnifiques concerts de la batterie B nous donnait obligeamment de temps à autre.

La cohue était intense.

Une demoiselle qui marchait devant moi, et qui trouvait la foule trop grande, se retourna tout à coup, et s'adressant à un jeune homme qui marchait à côté de moi :

—Ah ! ça, est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de pousser ?

—Mademoiselle, répondit l'autre, ça n'est pas notre faute. Faut vous en prendre au printemps ; car, tout pousse, voyez-vous, dans ce moment, même les hommes.

Lors de la distribution, à Québec, des diplômes et médailles de mérite agricole, un grand banquet avait été donné en l'honneur des différents clubs de raquettes de Québec et de Lévis.

Le champagne faisait partie du menu.

À table, deux raquetteurs expriment le désir de prendre un verre du délicieux liquide.

Le breuvage mousseux est apporté.

Le bouchon saute et on goûte le vin.

—Qu'est-ce que cela ? dit l'un des convives en faisant une terrible grimace.

—C'est de la veuve Cliquot ! répond le garçon.

—De la veuve Cliquot ! s'exclame l'autre, allons donc ! je crois que vous voulez nous tromper ; c'est d'habitude, meilleur que ça !

—Je vas vous dire, reprend le garçon, c'est qu'elle se sera peut-être remariée !

## CES JOURNALISTES QUI SAVENT TOUT



Rédacteur à un jeune assistant. —M. Fortetête, je vais vous indiquer une spécialité à apprendre dans le journalisme.

Jeune assistant, (hésitant). —Mais je crois être très au fait de toutes les branches du journalisme, maintenant.

Rédacteur. —Je le sais ; mais vous les sauriez bien mieux encore, si vous consacriez une heure tous les jours à oublier quelque chose.

GRAND TALENT D'IMITATION



I  
Le professeur. —Maintenant, mesdames et messieurs, cette grande demoiselle va déclamer le morceau : " Les chutes de Niagara."



II  
Sissy. —Bou... bou... bou... bou !  
Le professeur. —Pardou, j'avais dit : *ré- citation*. C'est *imitation* que je voulais dire.

La pendule sonne minuit.  
Gropoul Yotte se réveille en sursaut :  
—Céline ! s'écrie-t-il, en secouant sa femme.  
—Laisse-moi donc tranquille... quel être, mon Dieu !  
—Céline ! je viens de voir, de mes yeux, un spectre ! j'en tremble encore.  
— Sous quelle forme s'est-il présenté ?  
— Sous celle d'un âne.  
— Alors, sois donc tranquille, tu ne t'aperçois pas que tu as eu peur de ton ombre.

\*\*

Il y a une chose qui amuse beaucoup dans ce monde ; c'est la prétention de certaines jeunes filles qui n'ont jamais su ce que c'était que l'orthographe, et qui vous promettent toujours de vous écrire *sans faute*.

AGNE ERAITE,

Lévis, février 1891.

III

RAMASSIS-RAMASSAS

Les dix commandements du marchand :

10. Un magasin tu ouvriras,  
Dans une bonne localité seulement.
20. Des marchandises tu achèteras,  
Pas plus que tu ne puisses vendre facilement.
30. Les ventes tu ne pousseras,  
Qu'aux pratiques d'argent comptant.
40. Ton stock tu assureras,  
Les bonnes assurances choisissant.
50. Deux onces d'une livre tu ne prendras,  
Ni retiendras sciemment.
60. Pour argent comptant tu achèteras,  
Afin de vivre longuement.
70. Tous tes comptes tu fermeras,  
Par argent ou billet mensuellement.
80. Affable et poli tu seras,  
Fût-ce avec un petit enfant.
90. Ta parole tu tiendras,  
Avec créanciers et pratiques pareillement.
100. Tu ouvriras et fermeras,  
A la même heure invariablement.

\*\*

Les sept commandements de la pratique :

10. Une liste complète tu feras,  
Avant de laisser ton logement.
20. Un magasin tu choisiras,  
Où tout est arrangé proprement.
30. Un compte jamais tu n'ouvriras,  
Afin d'être indépendant.
40. Des affaires tu feras,  
Qu'avec ceux qui te servent poliment.
50. A la bonne qualité tu regarderas,  
Et au bon marché pareillement.

60. Après ton achat tu te retireras,  
Sans faire passer le temps du marchand.
70. A ton retour tu compteras,  
Si on t'a donné ton compte honnêtement.

LE PORTRAIT

Martin avait, dit-on, une femme bavarde.  
D'un si triste fléau, mes amis, Dieu nous garde.  
C'est un fardeau trop lourd et trop rude à porter ;  
Ce mal est bien commun : j'en entends raconter  
Mille traits tous les jours qui passent la croyance  
De cette femme, un peintre avait fait le portrait ;  
Il en avait saisi les yeux, la contenance,  
Et l'avait tellement imité, trait pour trait,  
Que n'ayant jamais vu ressemblances pareilles,  
Martin, dès qu'il le vit, se boucha les oreilles.

L'IVROGNE

Sur le midi, sortant de la taverne,  
Certain pochard allait je ne sais où :  
Mon homme tombe, et soudain on le berne,  
Bien qu'il jouât à se casser le cou.  
Quelqu'un pourtant lui dit : " Monsieur Grégoire,  
Puisque le vin vous fait ainsi broncher,  
A chaque pas, vous avez tort de boire...  
— Non, mon ami ; mais j'ai tort de marcher."

A. MUSANT.

Ottawa, février 1891.

LA FORCE DES ARAIGNÉES

Bien qu'il suffise d'un coup de plumeau pour nous débarrasser d'une toile d'araignée, il ne faudrait pas en conclure que les fils ténus dont elle est tissée sont sans aucune solidité. Leur finesse est connue. Selon Leeuwenhoeck, 18,000 fils d'araignée ont à peine l'épaisseur d'un poil de barbe. Leur résistance a été aussi déterminée. Blackwell a pu suspendre des poids au bout d'un fil que venait de filer une femelle d'*peira dia de mata*. Le fil ne se rompit que sous la charge d'un septième d'once, soit près de huit fois le poids de l'animal. Il faut bien, du reste, que ces toiles soient encore assez solides, puisqu'elles résistent aux efforts des abeilles et des guêpes, qui se laissent prendre au piège, et qu'elles ne se déchirent pas souvent sous la charge, assez grande, de la rosée matinale ou de la pluie. Si les fils d'araignée présentent une certaine résistance, les araignées, elles-mêmes, possèdent une force musculaire que l'on est loin de soupçonner. M. H.-C.-M. Cook vient d'en rappeler de curieux exemples.

En voici un notamment, relaté dans les comptes rendus de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie.

Un jour, un observateur, M. Spring, qui se promenait le long d'un fossé, aperçut une grande araignée noire qui s'agitait au milieu de l'eau. En y regardant de plus près, il reconnut que l'araignée avait capturé un poisson ! Elle s'était attachée au poisson juste au-devant de sa nageoire dorsale et l'entraînait vers le bord. Le poisson faisait vainement des efforts pour se débarrasser de son ennemie.

Mais l'araignée, en six ou huit minutes, le poussa jusqu'à la rive et fit sortir sa tête hors de l'eau. Tout à coup poisson et araignée glissèrent et retombèrent dans le fossé, dont le bord était presque vertical. Il y eut une lutte acharnée. L'araignée parvint encore à soulever la tête et la moitié du corps du poisson hors de l'eau. Evidemment elle serait venue à bout de sa victime, qui était complètement épuisée, si M. Spring ne s'était emparé des deux combattants. Mais voici plus fort encore, d'après le récit authentique de M. Hopper. Le fait s'est passé dans le Kentucky, chez M. Cleaver.

Contre le mur d'un cabinet de travail est appuvé un pupitre, assez élevé, au-dessous duquel une araignée, grosse comme un pois, avait tissé une toile descendant jusqu'au sol. En entrant, vers dix heures du matin, à sa grande stupéfaction, le propriétaire trouva une toute petite souris empétrée dans la toile. A ce moment, la souris avait encore ses pattes de devant sur le sol, tandis que l'extrémité du corps était renfermée dans la toile. L'araignée se montrait fort affairée ; elle montait et descendait le long des fils, mordait, de temps en temps, la queue de sa victime, qui se débattait avec désespoir, mais sans parvenir à rompre les fils. Bientôt, l'araignée parvint à hisser, lentement, sa proie dans l'air. A deux heures de l'après-midi, la souris ne touchait plus le plancher ; le soir, le bout de son museau était à un pouce du sol. A neuf heures elle était encore vivante, mais ne remuait que lorsque l'araignée descendait et la mordait. Le lendemain matin, elle était morte et pendait à deux pouces au-dessus du plancher. La souris il est vrai, ne mesurait que l pouce et demi du museau à la racine de la queue, mais il est déjà bien remarquable qu'un animal de cette taille ait pu être saisi et tué par une aussi petite araignée. Cela implique, évidemment, une force musculaire relativement considérable, surtout si l'on réfléchit que l'araignée n'a pas cessé de travailler à soulever sa victime pendant près de vingt-quatre heures.

Au five o'clock :

- Vous savez que Gontran fait une fin ?
- En vérité... et beau mariage.
- Fille charmante, riche, et... et la belle-mère est muette.

ELEGANCE CONTAGIEUSE



Madame Garrit. — Au nom du ciel, Patrick, qu'est-ce que je vois sur la table ? Une chandelle sur le travers !  
Monsieur Garrit. — Je suis justement à lire dans un journal que pour se donner du ton, il faut brûler la chandelle par les deux bouts.

## TRIBUNAUX COMIQUES

En police correctionnelle :

*Le président.*—Femme Nichol, pourquoi avez-vous frappé le jeune Théogène Jourdan ?

*La femme Nichol.*—Tiens, parce qu'il ose dire du mal de mon perroquet.

*Théogène Jourdan.*—J'y ai dit seulement que son sale oiseau, il était boulangiste.

*La femme Nichol.*—Est-ce que ça ne suffit pas comme invective ? Mais c'était de la calomnie. Mon perroquet est un citoyen bien pensant, qui n'a rien de commun avec la fripouille. Alors, j'ai cogné, moi, mais pas très fort.

*Théogène Jourdan.*—Vous m'avez battu comme plâtre. C'est connu.

*Le président.*—Plaignant, taisez-vous. Nous allons entendre les témoins. Qu'on appelle la veuve Brandon.

(Arrive ce témoin.)

*Madame veuve Brandon.*—Oui, monsieur le président, je la dirai, la vérité : je le jure sur l'ombre de mon mari.—Pour lors, je suis passementière de mon état, et, en m'en allant à la boutique, je passe rue du Roi-de-Sicile, devant celle de madame Jubier, la charcutière, voisine de M. Graindorge, épicier, son cousin germain. Mais lui, je ne l'ai pas vu se livrer à l'attentat. N'y a qu'elle. Et v'là qu'en passant, je vois un rassemblement comme si c'était une émeute du temps de la Commune. Je m'approche, naturellement, et je demande à un monsieur bien couvert : "Qu'est-ce qu'il y a ?"

*La femme Nichol.*—C'est ça. On s'occupe des affaires des autres.

*Madame veuve Brandon.*—Dame, je croyais à un événement politique.—"Madame, que me dit le monsieur bien couvert, c'est une femme qui bat un jeune homme pour avoir insulté son oiseau.—Tiens ! que je dis, c'est curieux, ce spectacle, une femme qui bat un homme ; ça nous change. Voyons un peu." Et je m'approche de plus près.

*La femme Nichol.*—Magistrats, vous voyez l'indiscrétion.

*Madame veuve Brandon.*—Mais voilà que madame Nichol, pour mieux battre sa victime, avait fermé la porte de sa boutique, afin qu'on ne lui porte pas secours. Et à coups de pied, et à coups

de poing, et va donc, elle lui en donnait en veux-tu ? en voilà ! Et moi, étranglée par l'indignation, je dis : "Comment ! vous souffrez un pareil mélodrame, tas de feignants ?" Alors, j'ouvre la boutique.

*La femme Nichol.*—Atteinte à la propriété d'autrui...

*Madame veuve Brandon.*—J'ouvre donc la boutique et je dis à cette cogneuse : "Madame, ça n'est pas de cette manière-là qu'une femme de notre sexe doit se conduire, et je vous donne avis que je vas chercher la garde." Et j'y serais allée sans le monsieur comme il faut qui m'a retenue par le bras en me disant : "Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt." Mais c'était un personnage trop prudent, vu que le jeune homme était positivement roué de coups.

*Le président.*—Est-ce que le plaignant ne se défendait pas ? C'est un jeune homme de dix-huit ans et qui a l'air vigoureux.

*Madame veuve Brandon.*—Je crois qu'il l'est, vigoureux, mais c'est galant ; ça ne veut pas manquer de politesse envers le sexe ; ça aime mieux être écrasé, aplati. Il se laissait donc égorgé par madame. Aussi, dans un second discours, j'y ai bien dit : "Madame, ça ne vous portera pas bonheur. Cette batterie-là, ça ira devant Dieu et devant les hommes, et je leur dirai la vérité." Je l'ai dite. Eh bien ! à présent, c'est à vous autres à faire tomber la vengeance sur la tête de cette criminelle. Ça ne me regarde plus. Rouer un beau garçon à cause d'un mot sur un méchant perroquet...

*La femme Nichol.*—Un méchant perroquet ! Le plus beau de tout Paris !...

*Le président.*—En voilà assez. La cause est entendue.

Après en avoir délibéré, le tribunal condamne la femme Nichol à trois jours de prison et à 15 francs d'amende, plus les frais du procès.

*Une voix (dans l'auditoire).*—Moi, j'aurais condamné le perroquet à avoir le cou tordu, parce qu'il a crié : "Vive la Boulange !"

## LE LANGAGE DE LA CIRE A CACHETER

Sait-on que la cire à cacheter, tout comme les fleurs, possède un langage ?

Depuis qu'elle n'est plus d'un usage commun et qu'elle s'est aristocratisée, on lui a donné une signification suivant la couleur employée.

C'est ainsi que le blanc a été choisi pour les mariages, le noir pour les morts, le violet pour les condoléances ; les invitations à dîner se cachètent avec la couleur chocolat ; le vermillon s'emploie dans les affaires ; le rubis sert pour les lettres d'amour heureux ; le vert en cas d'espérance, le brun pour une lettre de regrets, le bleu pour la constance et le jaune pour la jalousie ; le vert pâle indique les reproches, enfin le rose est l'apanage des jeunes filles et le gris s'emploie entre amis.

## UN BON AVIS

*Jacques.*—Peux-tu me donner un truc pour se rendre facilement maître des racines grecques.

*Jim.*—Certainement ; pioche, mon vieux !

## UNE RUDE CONSOLATION



*Madame.*—Quoi ? Mon vieux vase des ruines de Pompéi brisé ?  
*Antoine.*—Ah !... Vous me soulagez. Je craignais que ça fut quelque chose de neuf.

## MISÈRE ET MILLIARDS

(Du *Tintamarre*.)

Malgré qu'on ait trouvé sans peine  
Chez nous quinze fois un milliard,  
Nous avons vu l'autre semaine  
Trop de gens n'ayant pas un liard.

Puis on s'étonne dans le Maine,  
A Lille, à Vire, à Montbéliard,  
En Périgord, en Aquitaine,  
Comme à Paris, cité Galliard.

De voir que, sous la République,  
L'Assistance, très peu publique,  
Ne donne vivres et couvert

Aux citoyens dans la misère,  
Qu'à la fin du plus dur hiver  
Qu'on ait jamais vu dans l'Isère !

SEM.

## L'ÂGE DES OISEAUX

Le cygne est l'oiseau qui atteint l'âge le plus avancé ; on a affirmé qu'il pouvait vivre trois siècles. Le faucon vient ensuite ; dans son ouvrage intitulé *Naturhistoriker*, Knauer raconte avoir vu un faucon âgé de 162 ans. Un aigle de mer capturé en 1715, âgé déjà de plusieurs années, mourut 104 années plus tard, en 1819. Un vautour à tête blanche, capturé en 1706, mourut en 1826, dans une des volières du château de Schœnbrunn, près de Vienne, où il avait passé 118 ans en captivité.

Les perroquets et les corbeaux peuvent devenir plus que centenaires. La vie des oiseaux de mer et de marais équivalait parfois à celle de plusieurs générations humaines. Comme beaucoup d'autres oiseaux, du reste, les pies vivent fort vieilles quand elles sont libres, mais ne dépassent pas 20 à 25 ans en captivité. Le coq vit de 15 à 20 ans, le pigeon 10 ans environ. Le rossignol meurt au bout de 10 ans en captivité, le merle au bout de 15 ans. Les serins vivent de 12 à 15 ans en cage, mais ceux qui volent en liberté aux îles Canaries atteignent un âge beaucoup plus avancé.

## A QUOI BON ?



*Vieux gognard à son fils.*—Non ! Tu n'auras ni cinquante piastres ni cinquante sous. Au lieu de gaspiller ton argent, tu devrais payer tes dettes.

*Jeune Fin de siècle.*—Payer mes dettes ! Et tu n'appelles pas cela gaspiller ? Qu'est-ce qui m'en resterait ?



UN NOUVEAU POÈTE



Madame Smith. Quel est donc l'auteur de la charmante poésie que votre petite sœur a récitée hier soir ?  
 Madame Perronne. Louis... Louis... attendez donc... Lauréat. Oui, c'est cela : Poète Lauréat. Quel drôle de nom ?

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Les aéronautes seront toujours *les gens d'air*.

Ce que l'on aime principalement de Son-Tay c'est son *thé*.

Ne mettez jamais de tambour dans l'armoire au linge, car la peau *d'âne a mites*.

Le cordier et le garçon de la Banque sont des hommes de sac et de corde.

—Que fais-tu, Pierre, au milieu de mes sillons ?  
 —Parbleu, Jean, je suis en tes raies.

Je chassais la caïlle quand soudain un coup de fusil me coupe le sifflet et me traverse l'appau.  
 Ce jour-là je suis rentré bien malade.

Livrogne repentant n'a plus qu'à entrer dans un couvent.  
 A la Chartreuse, par exemple.

—Vous partez donc en voyage ?  
 —Parfaitement.  
 —Par la voie ferrée ?  
 —Non, par la voie...ture.

Dans un des beaux quartiers de Paris.  
 Sur le bas de la porte, devant son établissement, un gros restaurateur causait avec un de ses clients :

—Que voulez-vous ? disait-il avec force gestes, nous sommes écrasés ! Nous avons tant de frais !  
 —Toi ! s'écria un effronté gamin qui passait par là, toi ! c'est pas vrai ! T'as rien de frais !

On demandait hier à Octobryon (le nouveau Calino), qui se trouve sans emploi depuis quelque huit mois, s'il consentirait à accepter une place de gardien de phare.

—Oh ! répond l'aimable idiot, mes prétentions ne sont pas aussi élevées !

—Sergent, pourriez-vous me dire, sans vous commander, ce que c'est que *l'air bachique* que le lieutenant interdit dans la chambre ?

—*L'herbe à chique* !... fichue bête que vous êtes !... Vous ne comprenez pas que c'est le tabac ?

Une famille du Marais recevait fréquemment le docteur Charles D...

Les jours de cette réception, l'un des enfants de la maison manifestait une joie exagérée.

Le médecin questionna le même.

—Cela te fait donc bien plaisir que je vienne dîner chez ta maman ?

—Oh ! oui, par exemple !

—C'est parce que tu m'aimes beaucoup, n'est ce pas ?  
 —Oh ! non : c'est parce qu'il y a un plat de plus.

L'évêque de X..., en tournée épiscopale, envoie son domestique acheter

une paire de souliers. Arrivé chez le seul cordonnier de la ville, Joseph fait sa commande :  
 —Quelle est la pointure de Monsieur ? demande l'émule de saint Crépin.

—9, dit Joseph.  
 —Je le regrette beaucoup, répond le gniaf, mais nous n'avons rien de tout fait pour Sa Grandeur.

—Papa, qu'est-ce que c'est donc que ce Volta, à qui ses camarades donnaient toujours des coups ?

—Comment ça ?  
 —Oui, puisqu'on parle toujours de la *pile de Volta* !

Au correctionnel :  
 Le président. — Vous avez volé un pain ?

Le prévenu. — Oui, mon Président.

—Ah ! Vous avouez aujourd'hui ?... Et... comment se fait-il que vous avez persisté à ne pas avouer, il y a un mois, pour le vol de cette montre ?...  
 —Oh !... ça été inutile, mon Président, vous... m'avez condamné quand même !

A la police correctionnelle :  
 Le président. — Crampon, vous êtes prévenu d'avoir volé dix francs en monnaie de billon dans le comptoir d'un boulanger.

Le prévenu. — Mon président, quand on n'a pas mangé depuis trois jours...

Le président. — Comment ! mais vous aviez cent francs en or dans votre porte-monnaie !

Le prévenu. — Ah ! voilà, mon président, je ne vous lais pas changer.

A la correctionnelle.  
 L'accusé. — Je ne puis être poursuivi pour abus de confiance à l'égard de mon patron, car je puis prouver par de nombreux témoins qu'il n'en a jamais eu en moi.

Un joli quatrain qu'on devrait graver en lettres d'or aux quatre coins de Paris :

Si je régnais, un jour, en maître,  
 De Paris jusqu'à Landerneau,  
 Vite au violon je ferais mettre  
 Ceux qui se mettent au piano.

Au régiment. — Deux jours de consigne par le caporal Laverrue : "Étant en état d'ivresse, a éteint le bec de la cantinière et l'a plongée dans l'obscurité la plus profonde."

Guibollard chez le docteur :  
 —Vous m'aviez dit que j'engraisserais si je suivais votre ordonnance ; voyez, je suis maigre comme un clou.

—Est-ce que vous faites réellement des armes depuis trois mois ?  
 —Parfaitement... tous les matins je tire au pistolet.

Au tribunal correctionnel :  
 Le président. — Vous êtes prévenu...  
 Le prévenu. — Je l'ai été trop tard, mon président ; sans ça je ne serais pas ici !

—Ta sœur a la plus petite pomme. Est-ce que tu lui as laissé le choix, comme je te l'avais recommandé ?

—Mais oui, petite mère. Je lui ai même dit qu'elle pouvait choisir la petite pomme ou rien du tout. Elle a choisi la petite pomme.

Le duel au sabre.  
 —Mais c'est barbare, dit Taburot, le duel au sabre ! Supposez que, d'un coup fortement asséné on vous enlève une jambe, v'lan !... Comment faire pour revenir ?

—Eh ! mon cher, répond Perpignan, jovial, n'ayez crainte ; on vous ramènerait en *coupé*...

Idylle au lavoir.  
 Le garçon de l'établissement à une jeune blanchisseuse qui passe :

—Ah ! mam'zelle Charlotte, vos mains sont dans un triste état !

—Que voulez-vous, monsieur Anatole ? c'est la saison qui veut ça...

—Il est vrai que ce mal vous vient des cieus.

—Pourquoi ?  
 —Les anges l'eurent !

UN HOMME SUSCEPTIBLE



Madame Cloner, chuchottant à son oncle qui arrive de la Californie. Si j'étais vous, mon oncle, je ne tiendrais pas mes mains dans mes poches.  
 L'oncle Nicolet. — Il y a trop de belles filles ici. Si j'avais le malheur de les ôter de là, c'est certain qu'elles iraient se mettre malgré moi au cou de quelques unes d'entr'elles.

## LES APPARENCES SONT TROMPEUSES



I  
Antoine, venant pour la première fois à Mont-  
réal. — Faut qu'ils en aient des tuyaux de lampe  
d'une certaine grosseur pour avoir des broches  
comme cela.

II  
La brosse à lampe vue de face.

## LES FILS DU PÊCHEUR

CONTE POPULAIRE DE BISCAYE

Traduit de l'espagnol en Volapük, par J.-G. de Urquijo y  
Barra, à Bilbao, et du Volapük en français, par Paul  
Champ-Rigot.



X raconte qu'il y a bien long-  
temps, un pauvre pêcheur et  
sa femme vivaient dans un  
petit village d'Espagne.

Un jour, le pêcheur prit un  
énorme poisson, et, tout  
joyeux, l'emporta chez lui.

Or, il n'était pas encore  
arrivé, que le poisson qui,  
certes, n'était pas un animal  
ordinaire, prit la parole et  
dit :

— Ami pêcheur ! si tu veux devenir heureux  
et riche, partage mon corps en huit morceaux :  
tu en donneras deux à ta femme, deux à ta ju-  
ment, deux à ta chienne, et, les deux morceaux  
restants, tu les enfouiras dans ton jardin.

Le pêcheur accomplit le désir du poisson, et,  
quelques mois plus tard, sa femme mit au monde  
deux fils, sa jument deux poulains, et sa chienne  
deux chiens, pendant que, dans le jardin, deux  
lances avaient poussé.

Lorsque les fils du pêcheur eurent atteint l'âge  
de dix-huit ans, le bonhomme, trop pauvre pour  
nourrir sa famille, dit aux jeunes gens :

— Mes chers enfants, je ne puis plus vous don-  
ner à manger, car je n'ai plus d'argent.

— Demain, nous quitterons le village, répon-  
dirent-ils, et nous irons de par le monde chercher  
aventure.

Chacun des fils prit un cheval, un chien et une  
lance, et, montant en selle, ils s'éloignèrent du  
village. L'aîné se dirigea vers Madrid, le plus  
jeune alla à Saragosse.

Lorsque le premier arriva à Madrid, il s'aper-  
çut que la capitale de l'Espagne était plongée  
dans une profonde tristesse ; hommes, femmes et  
enfants, tous versaient d'abondantes larmes.

Le jeune homme, étonné, s'informa auprès d'un  
passant des causes de ce chagrin général.

— Aux environs de Madrid, lui fut-il répondu,  
il existe un château appartenant à une fée, dont  
le fils est un dragon féroce ; tous les ans, ce dra-  
gon enlève une jeune fille madrilène, sans que  
personne puisse s'y opposer. Cette année, le  
monstre a enlevé la princesse royale, et c'est là ce  
qui cause le désespoir de la population tout en-  
tière.

Le fils du pêcheur se dit alors :

— Je suis venu pour chercher des aventures,  
en voici une toute trouvée. Si je réussis à empê-  
cher la mort de la princesse, je ferai peut-être ma  
fortune. Empêchons donc cette mort.

Il s'en alla près du château où la fille du roi  
attendait le dragon, et, après avoir salué la pri-  
sonnière, il lui dit :

— Princesse, je viens pour vous sauver.

Celle-ci, sachant que cela ne se pouvait pas,  
répondit :

— Seigneur, je vous remercie ; mais ce que  
vous voulez faire est impossible, et, si vous de-  
meurez encore quelque peu, le dragon vous met-  
tra à mort.

— Prenez ce grand miroir, répondit le fils du  
pêcheur sans se déconcerter ; couvrez-le de votre  
manteau et placez-vous devant. Lorsque le dra-  
gon viendra, passez vivement derrière le miroir  
en enlevant le manteau. Pendant ce temps-là,  
j'attendrai derrière cet arbre.

Quelques minutes plus tard,  
le dragon arriva ; mais quand il  
fut tout proche, la princesse se  
cacha derrière le miroir qu'elle  
découvrit au même instant.

Alors, le dragon, étonné, aper-  
cevant sa propre image reflétée  
dans la glace, s'imagina que la  
princesse avait été changée en  
dragon, et, saisi d'une grande  
colère, il frappa le miroir, pen-  
sant atteindre un ennemi. Le  
verre vola en éclats, et la fureur  
du monstre devint encore plus  
grande, lorsque, voyant les diffé-  
rentes parties de son corps reflé-  
tées dans les morceaux du mi-  
roir brisé, il crut que lui-même  
avait été mis en pièces par son  
adversaire.

Profitant de la stupéfaction  
du dragon, le fils du pêcheur  
s'élança sur lui, et, à l'aide de  
son bon chien, le fit passer de  
vie à trépas. Puis notre héros re-  
vint à Madrid, ramenant la prin-  
cesse.

Il est impossible de décrire la  
joie des habitants ; qu'il nous  
suffise de dire que le roi, vou-  
lant récompenser le fils du pé-  
cheur, lui accorda la main de sa  
fille.

Trois jours plus tard, les noces  
furent célébrées, et chacun loua  
fort le roi d'avoir si bien récom-  
pensé le courageux jeune homme.  
Mais, quelque temps après son  
mariage, celui-ci disparut. De-  
puis six mois, on cherchait vaine-  
ment l'époux de la princesse,  
lorsque, un jour, le second fils  
du pêcheur, après avoir beaucoup  
voyagé, arriva à Madrid.

Cet homme ressemblait tellement à son frère  
aîné que tous les Madrilènes le prirent pour le  
gendre du roi, et que les soldats se mirent à son-  
ner de la trompette.

Mais qu'était devenu le mari de la princesse ?  
Après son mariage, il avait voulu visiter le châ-  
teau de la fée, mère du dragon, et, sans faire  
part à personne de son projet, il était sorti du  
palais avec son cheval et son chien.

Comme il arrivait au château de la fée, celle-  
ci, furieuse de la mort de son fils, l'ensorcela.

Pendant ce temps, le second fils du pêcheur,  
dont nous avons raconté l'entrée dans la capitale,  
comprit bientôt qu'on le prenait pour son frère,  
et, lorsqu'il eut entendu dire qu'aux environs de  
la ville était le château de la mère-fée, il pensa  
tout de suite que son frère avait voulu aller le  
visiter.

Il y alla donc aussi, et rencontra la fée qui  
resta stupéfaite en l'apercevant, car elle le pre-  
nait pour celui qui était venu auparavant et  
qu'elle avait déjà ensorcelé.

Le jeune homme, mettant cette circonstance à  
profit, tua la fée, et, immédiatement, son frère et  
beaucoup de seigneurs qui, de même que lui,  
avaient été ensorcelés, revinrent à la vie.

Le jeune frère épousa la seconde fille du roi,  
et tous deux conservèrent avec reconnaissance le  
souvenir du poisson que leur père avait pris.

## LANGAGE DES BETES

Madame A. — Que vous êtes heureuse ! votre  
mari chante toute la journée comme un oiseau.

Madame B. — Excepté quand je lui demande  
de l'argent ; alors il grogne tout le temps comme  
un ours.

## DIPLOMATIE

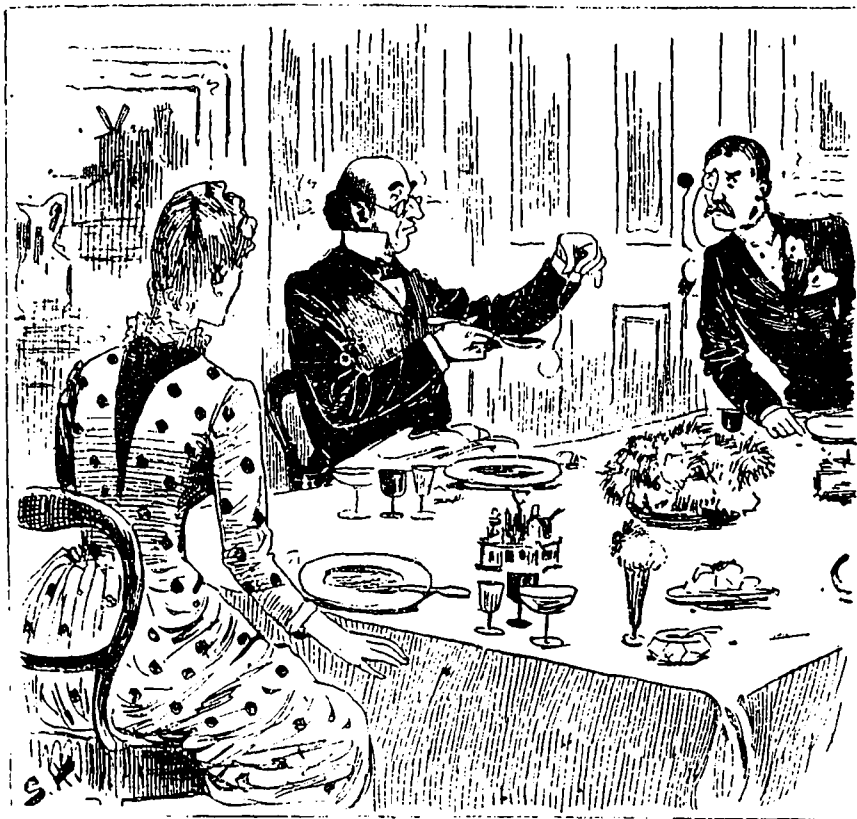
Maud. — Je suis désolée, monsieur Max, mais  
j'ai essayé la bague que vous venez de me mon-  
trer et je ne puis pas la retirer. Je crains (rou-  
gissant) que pour avoir votre bague vous serez  
obligé de prendre la main avec...  
Et il a fait comme on le lui avait demandé.

## C'EST TOUJOURS COMME ÇA



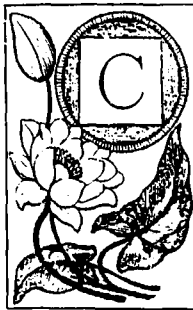
— C'est pas boire qui est bête, c'est de vouloir marcher quand on a bu.

UN CLAIRVOYANT



Le neveu. — Comment se fait-il que vous ne mangez pas votre potage, mon oncle ? C'est que nous avons une cuisinière renommée.  
Le vieil oncle. — Oui, je sais. Je sais même qu'elle a les cheveux rouges.

LA JOLIE NIVERNAISE



ÉTAIT EN 1870.

Par une chaude après-midi de juillet, une jeune fille de dix-huit à vingt ans, portant avec grâce le joli costume des paysannes d'Arthel (Nièvre), et tenant à chaque main un pot de grès, se dirigeait, à travers les champs inondés de lumière, vers un groupe de trois moissonneurs. Ceux-ci, malgré les rayons brûlants du soleil, travaillaient avec une ardeur infatigable. Ils formaient en ce moment, de belles gerbes avec les épis dorés qu'ils avaient moissonnés depuis la veille. C'est un rude travail que celui de la moisson, et les cultivateurs se hâtent d'autant plus d'engranger leurs récoltes, qu'ils craignent de les voir mouiller par les pluies d'orages si fréquentes à cette époque de l'année.

En apercevant la jeune fille, le plus jeune des moissonneurs s'écria gaiement :

— Vive Dieu ! Voici Marguerite qui nous apporte à boire !

— Elle sera la bienvenue, ainsi que ses pots de bière, répondit, en s'es-suyant le front, le plus âgé des paysans.

— Oui, oui, Marguerite sera la bienvenue, dit le troisième moissonneur, qui était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans. Cette chaleur accablante m'a donné une soif pommée, et Marguerite ne saurait arriver plus à propos. Puis, jetant en l'air son large chapeau de paille, il s'écria d'une voix vibrante et sonore :

— Vive Marguerite ! Vive la jolie Nivernaise !

A cette exclamation flatteuse, la jeune fille,

qui arrivait en ce moment près des moissonneurs, baissa les yeux et devint rouge comme une cerise.

— Ne rougis pas, Marguerite, reprit le beau paysan ; il n'y a pas de mal, je suppose, à s'entendre appeler la jolie Nivernaise ; et puis, est-ce ma faute à moi si M. Achille Millien, dans ses belles poésies, t'a donné ce joli surnom ? D'ailleurs, malgré ta modestie, tu sais bien que tu le mérites et que tu es la plus belle fille du canton. Mais, qu'as-tu donc, Marguerite ?... Tu as l'air d'avoir pleuré et tu parais toute triste ! Voyons, que t'est-il arrivé ?

— Pierre, répondit gravement la jeune fille, je n'ai pas l'habitude de mentir, et je ne chercherai point à te cacher mon chagrin.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ? Un malheur serait-il arrivé à la ferme ?

— Non, Pierre, pas à la ferme, mais à nous et à beaucoup d'autres !

— Que veux-tu dire ? De grâce, explique-toi.

— Eh bien, mon ami, nous allons avoir la guerre ! L'empereur vient de la déclarer à la Prusse !

— Qui t'a dit cela, Marguerite ?

— Ce matin, le facteur nous a montré un journal qui annonçait la déclaration de guerre à la Prusse et qui disait que les soldats en congé seraient immédiatement rappelés sous les drapeaux.

Voilà, mon ami, la cause de ma tristesse et de mon chagrin.

Les deux autres paysans, qui étaient le père et le frère de la jeune fille, avaient écouté attentivement cette conversation.

— Ainsi, Pierre, dit le plus âgé, si la guerre est vraiment déclarée, tu vas être obligé de partir ?

— Oui, mon oncle, et, bien qu'il m'en coûte de vous quitter, j'irai avec courage faire mon devoir de soldat.

Puis, prenant un des pots de bière que Marguerite avait apportés, il l'éleva à la hauteur de ses lèvres et dit d'une voix calme et fière :

— Je bois au succès des armes de la France !

Maintenant, ajouta-t-il en regardant Marguerite qui essayait les larmes qu'elle ne pouvait retenir, maintenant pas de faiblesses, ni de pleurs inutiles. Je suis soldat, mon devoir est d'accourir à l'appel de la patrie !... Puis, prenant les mains de la jeune fille, il lui dit avec un accent plein de tendresse : — Nous devons nous marier en septembre, ma chère Marguerite, et Dieu sait si je me réjouissais de cette union tant désirée ! La guerre qui éclate aujourd'hui est pour nous un événement fâcheux, sans doute, mais espérons qu'elle ne sera qu'un contretemps et qu'elle n'apportera pas un grand retard à notre bonheur.

Huit mois après la scène que nous venons de raconter, un beau sergent, décoré de la médaille militaire, traversait un soir le joli village d'Arthel. La nuit tombait et l'on voyait, à la marche rapide du sous-officier, qu'il était pressé d'arriver. Après avoir traversé le village, il se dirigea vers une ferme située au milieu des champs. Arrivé près de la maison, il s'arrêta, regarda près d'une fenêtre et écouta. A la lueur du foyer, il vit, sous le large manteau de la cheminée, deux femmes qui causaient en pleurant. La plus jeune disait :

— Tous les prisonniers de guerre sont rentrés depuis longtemps, et si Pierre ne s'était pas trouvé dans le navire qui a fait naufrage, il serait rentré aussi... C'est bien fini, ma mère ! je n'ai plus aucun espoir !...

— Espérons encore, mon enfant, répondit l'autre femme. Dieu aura pitié de nous, et quelque chose me dit que Pierre n'est pas mort et qu'il reviendra bientôt...

— Vous avez raison, ma tante ! dit le jeune sergent en ouvrant la porte de la maison. Mon absence a été longue et mon retour a éprouvé des retards, mais enfin, me voici. Venez, ma bonne tante ; viens, ma chère Marguerite, que je vous presse toutes deux sur mon cœur !...

Alors, les larmes redoublèrent, mais, cette fois, ce furent des larmes de joie et de bonheur !

Un mois après cet heureux retour, Pierre épousait sa belle cousine Marguerite et, tandis que les cloches de l'église lançaient dans les airs leur joyeux carillon, les paysans qui regardaient passer la noce s'écriaient en saluant les mariés :

— Vive le brave sergent Pierre ! vive la belle Nivernaise !

L.-M. POUSSEREAU.

CHANGEMENT DE FRONT



I La vicomte Jacob, marguillier en charge. — Étonnant, de ce qu'il y de jolies fille !



II — Ma foi en voilà une...



III ... qui ferait tourner la tête...

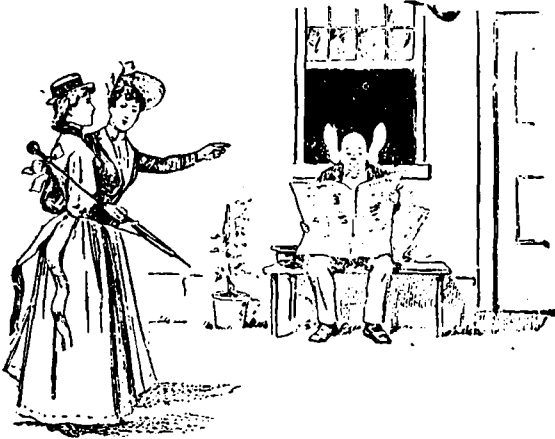


IV ... à bien du monde.



V La mère Jacob marchait en avant. — Jacob !!!

## DEFIEZ-VOUS DES APPARENCES



I  
Elise à son amie. — Le pauvre homme ! Peut-on vivre avec une semblable paire d'oreilles ?



II  
Le phénomène se levant. — Pardon, mesdemoiselles.

## SIMONNE

## PROFIL DE FILLETTE



IMONNE a sept ans, ses petits sourcils se froncent, quand, par habitude, on l'appelle encore *Baby*.

Un jour qu'une femme de chambre lui criait : "Baby, Baby, vous allez tomber," elle lui répondit, hérissée comme un petit coq en colère :

— Je ne vais pas tomber du tout, et puis je ne suis pas Baby pour vous, je suis *Mademoiselle* Simonne.

Simonne décidément sera jolie, les traits sont si petits, si fins, qu'ils n'y a pas à craindre qu'ils grossissent outre mesure, et ses yeux marrons aux cils noirs, légèrement recourbés, paraissent immenses ; le modèle de la bouche est adorable, le nez est bien petit, mais la forme en est irréprochable et ses longues boucles ont trois ou quatre tons les plus chauds, les plus dorés.

Simonne est la plus petite fille qui ne se froisse pas, qui ne se tache pas, qui ne se décoiffe pas. Pourquoi ? Elle joue cependant autant qu'une autre : les jardins, les forts, les redoutes de sable, ne l'effrayent pas et elle a un faible pour la dinette ! C'est inné, un instinct de coquetterie, de soins de sa petite personne. Aussi est-elle délicate à voir, l'été, en robe blanche, toute la jupe de broderie anglaise, l'encolure haute, les petits souliers vernis, ses chaussettes noires maintenues très haut par un élastique intérieur invisible, avec une grande capeline de surah bleu pâle froncée, une grande dentelle tout autour. Ou l'hiver, dans un manteau de velours bleu foncé, à pèlerine bordée de chinchilla et doublé de satin rose, un grand diable de feutre gris sur lequel s'envolent des coques et des coques de satin rose, et ses petites jambes emprisonnées dans des molletières de cuir laçant sur le côté, bien au-dessus du genou.

Pour rien au monde, Simonne ne quitterait ses gants quand elle joue l'après-midi. On lui a dit que ses doigts étaient un peu carrés du bout et que ses ongles étaient plats ! Tous les jours, pendant une heure, elle les emprisonne dans une pince en bois.

Elle est au comble du bonheur quand on lui permet d'assister à la fin de la toilette de sa mère, un jour de grand dîner ; l'atmosphère, un peu lourde et chargée de parfums du cabinet de toilette, lui plaît, elle apprécie la beauté de sa mère ; pour elle, *maman, c'est la plus belle*. Elle reste en admiration devant la longue traîne de satin d'or pâle, devant les belles épaules ; ses petites pommettes deviennent roses et ses yeux brillent d'émotion. Elle fait promettre à sa mère de venir l'embrasser au retour, dans son lit, pour qu'elle la voie encore belle ! Et moitié endormie,

inconsciente, les petits bras se glissent bien vite autour du cou de maman ; la petite tête frôle la poitrine, les épaules, avec des caresses, et il lui restera au matin le souvenir d'une belle vision parfumée.

Les études de Simonne sont maintenant chose sérieuse. La salle d'étude s'est augmentée d'un joli bureau avec tiroirs, casiers, et, tous les matins, pendant deux heures, elle travaille avec son institutrice ; le reste de la journée est bien rempli par la promenade. La préparation des leçons et devoirs et l'étude du piano, pendant une heure. A six heures, dans une robe de sicilienne claire bordée d'une mince bande fourrure, les souliers vernis et les chaussettes noire irréprochables, les boucles d'or repassées au bâton, Simonne a le droit de rester dans le petit salon de maman et d'y babiller tout à son aise. Cependant, au moindre signe de sa mère, elle est habituée à retourner auprès de sa gouvernante, non sans déclarer hautement à celle-ci "qu'elle déteste Mme Unetelle qui a toujours des secrets à dire à maman."

Simonne aime sortir avec son père ; seule avec lui, elle prend plus d'importance (!) ; il faut la voir perchée sur le phaéton, à côté de lui, très sensible à l'admiration, sentant qu'elle est jolie sous son immense chapeau de feutre noir, garni de plumes noires, et qu'un gros chou de satin rose relève de côté. C'est une joie de passer sur le coussin de guides quelques instants et de conduire avec l'aide et les conseils de papa. Simonne est déjà bonne écuyère ; à la campagne tout l'été elle monte *Quick*, son poney favori, et, pour se donner *de l'assiette*, elle fait plusieurs fois le tour de la pelouse, sans étriers, à califourchon, en criant : "Plus vite, plus vite !" Ne lui rappelez pas qu'il y a deux ans, à ses débuts, autour de cette même pelouse, elle avait une peur affreuse, poussait des cris de paon dès que *Quick* prenait le trot et voyait finir la leçon d'équitation avec une visible satisfaction.

Simonne ne compte plus les arbres de Noël qui ont réuni ses amis autour d'elle, ni ses invitations à des matinées dansantes ; elle a sa petite cour et manœuvre très bien son petit bataillon d'amoureux. "Les garçons doivent tout céder aux filles !" est son argument suprême, si une discussion quelconque s'élève, et Jacques, Jean, Philippe, s'inclinent ; ils sont déjà sous le charme de la fillette.

Il n'est plus question néanmoins de donner publiquement des témoignages de... sympathie, comme elle fit un jour, elle avait cinq ans, envers son petit ami Jacques, grand garçon de sept ans.

Jacques, valseur non émérite, lui avait marché sur les pieds plusieurs fois, l'avait indignement entraînée dans une chute ridicule, et Simonne, rouge de colère, lui avait signifié qu'elle le détestait et que jamais, jamais plus, elle ne lui parlerait. Désespoir de Jacques dont les larmes ne cessaient de couler. Intervention des parents en faveur du coupable, enfin réconciliation scellée... par un baiser, puis deux, puis trois, puis quatre. Les enfants étaient dans les bras l'un de l'autre et s'embrassaient, s'embrassaient toujours. Il avait fallu les séparer pour

mettre fin à ces effusions touchantes, mais trop violentes.

Aujourd'hui, Jacques suit le même cours de danse que Simonne, et le vieux maître de danse leur apprend les secrets de la *contredanse*, de la *mazurka*, du *menuet* et des poses nobles.

Simonne a fait sa première communion à Boismillet, dans la petite église du village, illuminée, parée pour la circonstance de toutes les fleurs et plantes des serres de Boismillet. Elle l'a faite pieusement, adorable et gentille, la mignonne, en venant la veille au soir demander, selon l'usage, un pardon général à son père, à sa mère et à sa grand-mère. — Quels sont ceux qui, à ce moment, n'ont pas senti l'émotion les pincer et les larmes bien près de leurs yeux ?

Dix jeunes communiantes habillées par le château et qui portaient une couronne de roses blanches sur le long voile de tulle, au lieu du bonnet classique et disgracieux, faisaient cortège à la jeune fille et l'accompagnèrent à la sainte table.

Simonne a douze ans, le fond de son caractère est gai, charmant, le petit cœur est bon, mais l'œil vif, intelligent, marque bien que sa sensibilité n'est pas qu'instinctive. Elle sait pourquoi elle aime ou n'aime pas. Son sourire est exquis.

Simonne sait se venger, Mlle Férulat en sait quelque chose !

Mlle Férulat était la gouvernante d'une cuisine chez laquelle Simonne avait passé les vacances et qui n'avait cessé d'exercer sur les deux fillettes, les... vexations, les sévérités les plus injustes. Plaintes des enfants qui n'avaient pas été écoutées... Simonne, stimulant sa cousine plus timide qu'elle, jura que Férulat quitterait la maison, et les deux petites têtes d'ourdir, de tramer les plus noirs complots.

Férulat, demoiselle sans âge, maigre, plate, gonflée seulement de prétentions, divertissait fort les enfants par ses mines timides, *jeune fille*, quand les amis de la maison lui adressaient la parole. Son regard baissé suivait ces messieurs, et son animation, ses joues empourprées le soir au salon, dans les rares occasions où elle paraissait, disait assez son secret espoir d'être remarquée, de compter pour une femme. Là était le point sensible, là il fallait frapper.

Avec une patience que l'espoir seul de la vengeance peut soutenir, les deux enfants passaient des heures dans une chambre noire, reléguée au fond du château, en tête-à-tête avec un superbe perroquet introduit secrètement et auquel, sans se lasser, elles apprenaient... une phrase de leur composition.

Un beau matin, après déjeuner, devant la famille et les hôtes réunis, les enfant demandèrent à présenter leur Vert-Vert. Simonne le tenait sur le doigt, encore encapuchonné ; aussitôt découvert, de sa plus belle voix nasillardo on l'entendit crier : "Mlle Férulat a cinquante-cinq ans." Et rien ne le faisait taire, les éclats de rire, les chut ! chut ! développaient sa voix et son entêtement. "Mlle Férulat a cinquante-cinq ans. Mlle Férulat a cinquante-cinq ans, oui, elle a cinquante-cinq ans."

Ces enfants furent grondés, mais le soir même Férulat quittait la maison.

Maintenant, les robes de Simonne lui vont aux chevilles ; assise ou descendant un escalier, elle peut croire qu'elles touchent terre ! et, comme toutes les filles de quinze ans, elle aspire à sa première robe longue.

Tout aux études ! Et Simonne suit régulièrement ses cours avec des répétitions spéciales de M. X... Elle fait marcher de front l'histoire romaine et celle de tous les peuples connus. La littérature, la géographie, la philosophie, la chimie, la géométrie, l'algèbre, les racines grecques (!), etc., etc. Mais, rassurez-vous, dans deux ans, elle ne conservera de tout ça que des notions extrêmement vagues, juste suffisantes pour l'intéresser plus tard à de bonnes lectures qui seront le plus clair de son bagage intelligent.

COMME ON VOIT LES AUTRES.—COMME LES AUTRES NOUS VOIENT.



I  
—Regarde donc, Charles, si c'est ridicule ! un si petit homme pour une si grosse femme !



II  
—Alfred, vois donc si c'est bête : ce bout femme à côté d'une telle perche !

FEUILLETON DU SAMEDI

## LES NOCES D'ARGENT

IV

(Suite.)

—Quelle bonne fortune, dit M. Deltheil, et quelle excellente idée a eue votre fils de débarquer à Valparaiso !

—Il m'a raconté l'affectueux accueil qu'il a reçu chez vous, je commence par vous en remercier.

—C'est à moi de me féliciter de cette heureuse rencontre. Il m'a fait passer de bien bons moments. Il est de ceux qu'on aime à première vue, tout révèle en lui les dons d'une nature d'élite.

—Il m'a appris les magnifiques propositions que vous lui avez faites.

—Et que vous l'engagerez à accepter, j'espère ; je comprends qu'il vous en coûte de vous séparer de lui, mais vous ne pouvez vous dispenser de faire ce sacrifice à son bonheur.

—Assurément, mais quand il s'agit d'une résolution aussi grave, un peu d'hésitation est bien permise.

—Je vous comprends ; une promesse verbale ne saurait vous suffire, je vous donnerai par écrit des garanties qui rassureront votre sollicitude paternelle. Je compte le traiter comme mon propre fils. Je le considère déjà comme tel. Ne me remerciez pas, je fais un bon calcul : j'aurai auprès de moi un autre moi-même sur lequel je pourrai me reposer des graves intérêts dont le poids me paraît bien lourd ; il me sera permis de faire des temps en temps des voyages en France.

—Où vous avez dû avoir laissé des regrets, car vous y aviez des relations nombreuses et des attachements qu'on ne brise pas sans peine.

—C'est vrai.

—Tenez, ce pays me rappelle l'épisode le plus émouvant peut-être de ma vie, si fertile pourtant en surprises de toutes sortes.

—Ce pays !

—Non seulement ce pays, mais presque cette maison.

—Nous avons le temps, avant que mes amis n'arrivent, contez-moi donc cela ! ajouta

M. Vandœuvre ayant peine à contenir les sentiments qui l'agitaient.

—Volontiers. C'était en 1851, quelques jours après le coup d'Etat ; j'avais pris, comme Marcel a dû vous le dire, parti contre Louis-Napoléon, j'avais fait même le coup de feu sur les barricades, et comme bien vous le pensez, je fus traqué par la police, puis inscrit au premier rang sur les premières listes de proscription.

Lambessa ou Cayenne me souriaient peu : je me cachai, puis un beau jour, habillé en ouvrier, je quittai Paris. J'étais activement recherché par la police et n'avais échappé qu'avec vingt-quatre heures d'avance. Je fus filé, mais grâce à d'heureux hasards, je pus arriver jusqu'en Normandie. Là j'avais un ami d'enfance qui m'aimait autant qu'il détestait mes opinions politiques. Je n'hésitai pas une minute à me confier à lui ; il me reçut à bras ouverts et me donna asile. La police me savait dans le village, elle avait tracé ma route ; elle commença ses recherches.

Mon sauveur occupait une position importante ; c'était un personnage, un ferme partisan du gouvernement, les policiers n'osèrent pas opérer chez lui de visites domiciliaires. D'instinct ils me savaient là, ils firent le siège attendant des ordres.

J'étais atterré, non pour moi, mais pour l'homme généreux qui m'avait recueilli ; on ne plaisantait pas à cette époque et j'avais la conviction intime d'avoir compromis la tranquillité et la liberté de mon hôte. C'était plus grave pour lui que pour moi. J'étais célibataire, lui était marié et père de famille. Puis, pour surcroît de malheur, la maladie était entrée dans la famille, l'enfant de la maison, une ravissante jeune fille, autant que j'ai pu en juger par son portrait ne l'ayant jamais vue, languissait depuis des semaines, clouée sur son lit par une maladie qui défiait la science des médecins. Tout ce qu'ils avaient pu découvrir, c'était qu'une tranquillité, un calme absolu pouvaient seuls sauver la petite malade. Une nuit, j'ai su plus tard que l'ordre était venu directement du ministère, un officier de police accompagné des gendarmes, vint brutalement frapper à la porte ; ce fut un émoi, un brouhaha indescriptible. Je m'étais jeté tout habillé sur mon lit, et je dormais comme on dort à vingt ans. Le maître de la maison me secoua, me réveilla en me disant : "Marcel Deltheil, sauvez-vous." Je fus sur pied en un instant,

l'heure du danger, de la lutte pour la liberté était arrivé : j'étais prêt. Nous n'avions pas été sans prévoir ce dévouement et quelques précautions avaient été prises en conséquence. Au moment où, avant d'escalader la fenêtre, je me retournai vers mon ami, j'aperçus une forme blanche, une enfant, dont les yeux brillaient autant d'effroi que de fièvre : mon cœur se serra, je me sentis défaillir à l'idée que pour toute récompense de son dévouement mon pauvre ami allait être frappé dans ses plus chères affections.

Je pus m'échapper et commencer ma vie d'aventures, au lieu d'aller pourrir comme tant d'autres dans les casemates de Lambessa. Hélas ! que l'homme est égoïste. J'écrivis de Londres demandant des nouvelles de la pauvre malade ; j'appris que la crise avait été terrible, mais qu'elle était hors de danger. Toutefois mon passage dans la maison de son père devait lui laisser un souvenir douloureux. Le délire s'était emparé d'elle aussitôt après mon départ et elle ne cessait de répéter les derniers mots que son père m'avait adressés : "Marcel, Marcel Deltheil sauvez-vous." C'était plus qu'il n'en fallait pour compromettre mon pauvre camarade ; le commissaire en entendant cette phrase, comprit tout, et n'ayant pu m'arrêter, arrêta mon hôte. Ce fut tout, ballotté dans tous les pays, toujours à la recherche de la fortune, vivant au jour le jour, je fis le mort. Et quand la tranquillité et la richesse venues j'écrivis pour avoir des nouvelles, je ne reçus aucune réponse.

C'est le seul nuage qui obscurcit mon bonheur. Dans nos longues veillées, nous avons souvent causé de l'avenir, j'avais comme une intuition de l'avenir qui m'était réservé et j'avais promis à mon sauveur qui n'était qu'à son aise de légier à ses enfants ou à ses petits enfants les gallions que je voyais en perspective. Jusqu'à ce jour, je ne sais si je pourrai remplir ma promesse.

M. Vandœuvre avait avidement écouté le récit du voyageur, au fur et à mesure qu'il rappelait son passé, il sentait la vérité se faire jour, il voyait se déchirer le voile qu'il avait inutilement cherché à pénétrer depuis de si longues années. Il voyait sa chère femme, enfant, couchée sur son lit de douleur, au milieu des hommes de police et laissant inconsciemment échappé le nom du proscrit. Il comprit alors que cette scène ne s'était jamais complètement effacée de l'esprit de femme et comment dans son délire elle avait répété les mots qui avaient causé son malheur. Emu plus qu'il ne voulait le paraître, il prit la main de son visiteur et lui demanda :

—Et votre hôte s'appelait ?

—Louis Perguin.

—Louis Perguin ! alors mon cher monsieur, vous êtes ici chez sa fille, ma femme.

Marcel Deltheil, l'homme rude qui avait laissé beaucoup de son cœur, de ses sentiments, de sa sensibilité aux quatre coins du monde, se prit à trembler comme un enfant, posa ses coudes sur ses genoux et laissant tomber sa tête dans ses mains sanglota comme un enfant.

M. Vandœuvre, au contraire, rayonnait de joie ; il avait vingt ans de moins et marchait fiévreusement devant le banc où Deltheil s'abimait dans ses souvenirs de jeunesse, attendant impatiemment qu'il eût repris possession de lui-même pour le conduire près de ses invités.

—Excusez-moi dit enfin Marcel Deltheil, en essuyant ses yeux, mais c'est plus fort que moi. Enfin c'est passé : quel imbécile je suis, figurez-vous que la première fois que je vis votre fils, votre Marcel, je me dis j'ai vu une tête comme cela quelque part : au fait



ne trouvez-vous pas qu'il ressemble un peu à son grand père ?

—Beaucoup.

—Dites-moi donc comment il se fait qu'il s'appelle Marcel ?

—Fantaisie du grand-père, qui me parut très légitime, le nom étant joli. Mais si vous n'en croyez, nous couperons court à notre causerie ; j'ai hâte de vous présenter à ma femme.

Ils rencontrèrent Albert dans une allée du jardin, M. Vaudeuvre avait le cœur trop plein pour ne pas faire un heureux du premier être auquel il allait adresser la parole.

—Albert, dit-il, en souriant, la conversation que je viens d'avoir avec M. Deltheil, a précipité ma décision,—il s'arrêta en regardant malicieusement le jeune homme qui avait pâli—Marcel restera en France, et je ne suis pas éloigné d'accepter les idées de votre père.

—Est-ce possible ? je n'osais plus espérer.

—Allez retrouver votre fiancée, mon enfant, et dites-lui que nous hâterons le jour de votre mariage.

Il écouta à peine ses remerciements, il avait hâte d'aller porter à d'autres des paroles de consolations et d'espérance.

Ce fut Jeanne qu'il rencontra la première elle aussi avait subi la contagion de la tristesse qui régnait autour d'elle. La charmante enfant qui d'ordinaire égayait toute la maison du bruit de sa gaieté était inquiète ; un nuage de mélancolie était répandue sur sa figure. Elle avait surpris des larmes dans les yeux de sa mère, quelques mots entendus à la dérobée dans une conversation entre Mme Vaudeuvre et son fils, lui avaient appris que celui-ci allait repartir, probablement pour toujours. Elle s'était jusqu'alors efforcé d'écarter l'idée qu'elle était l'objet d'un injuste préférence de la part de son père. Maintenant le doute n'était plus possible, l'affection du père était si vive pour l'une qu'il ne pourrait s'en séparer ; il se prêtait sans regret à l'éloignement de l'autre. Pourquoi cette antipathie que rien ne justifiait ? Pourquoi ce privilège dont elle ne voulait pas ? Elle se promettait de s'en expliquer avec son père et de lui demander pourquoi il ne faisait pas deux parts égales de son affection ; il faudrait bien qu'il répondit à ses questions et, comme elle le savait plein de droiture, il ferait amende honorable et oublierait ses préventions.

Elle fut arrachée de ses réflexions par la voix de son père qui lui dit gaiement.

—Que fais-tu là, paresseuse ? Et les préparatifs des noces d'argent, les as-tu oubliés.

Elle le regarda avec une sorte de stupeur. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il était dominé par de sombres pensées et maintenant la joie rayonnait sur son visage.

—Je croyais, mon père, que vous désapprouviez mon idée.

—Tu as pu le croire en effet, mais maintenant je n'y rallie sans réserve. Allons, à l'ouvrage, tu as beaucoup à faire, je compte sur ton activité pour donner à cette fête toute la solennité désirable. Il faut que les cloches sonnent à toute volées, que la maison soit splendidement décorée comme pour un jour de bonheur. Il faut que les fleurs mettent partout leur note joyeuse ; allons, hâte-toi de dévaster les parterres et les bosquets.

Puis, s'adressant à Albert qui s'était approché.

—Venez donc aider Jeanne, vous devez avoir quelque chose à lui dire. A l'ouvrage, mes enfants, vous n'avez pas de temps à perdre.

Pendant que les deux jeunes gens laissaient tomber sous leur doigts les roses, les marguerites et les fuchsias, il s'oublia à les regarder d'un œil attendri. Jeanne, ayant

par hasard levé la tête aperçut à une croisée sa mère et son frère ; qui causait gravement. Elle les invita par des signes pressants à descendre, elle voulait qu'ils profitassent des bonnes dispositions où se trouvait son père ; elles étaient si inattendues qu'elle se demandait si elles seraient durables.

Ils se rendirent à cet appel ; Marcel précédait sa mère qui le suivait timidement, hésitante et craintive. Pour rejoindre sa sœur il était obligé de passer auprès de son père.

—Tu arrives à propos, Marcel, lui dit celui-ci, j'avais à te parler, mais auparavant laisse-moi te regarder.

Il resta devant lui dans l'attitude de l'admiration.

—Lorsque j'avais ton âge, reprit-il, il y a longtemps de cela, l'on m'adressait des compliments sur ma bonne mine, mais tu es beaucoup mieux que je n'étais alors, tu as une de ces physionomies heureuses qui captivent tout de suite la sympathie. Je ne m'étonne pas des propos louangeux dont tu as toujours été l'objet. A propos, sais-tu que M. Deltheil ne part plus ?

—Alors, il me faudra partir seul ?

—Du tout, tu restes avec nous, je viens de causer longuement avec *notre ami*, nous avons arrangé cela.

Comme Marcel le regardait avec étonnement, il ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

—J'ai d'autres intentions auxquelles, j'espère, tu ne refuseras pas de te prêter. Tout compte fait je crois pouvoir te promettre ici un avenir meilleur que celui qui t'es réservé dans la marine. Je suis fatigué des affaires j'ai besoin de me reposer. Tu m'aideras à liquider celles que j'ai sur les bras. Mon ami Boissière m'a fait une proposition très séduisante pour toi. Le concours d'Albert ne lui suffit plus, il a besoin d'un associé et a songé à toi ; il ne pouvait faire un meilleur choix. Tu consens, n'est-ce pas ? à rester avec nous. Ta sœur va se marier, elle laissera un grand vide parmi nous, il faut que tu la remplaces pour égayer la maison, nous nous appliquerons à te rendre cette tâche facile.

Il s'exprimait avec beaucoup d'animation ne laissant pas à son fils étourdi par ce langage, le temps de placer une parole. Mme Vaudeuvre s'était approchée et ouvrait de grands yeux en voyant son mari si différent de ce qu'il était naguère. Il se tourna vers elle.

—Berthe, je vous présente M. Marcel Deltheil, un vieil ami de votre père, qui a bien voulu me raconter comment votre famille l'avait obligé à une époque ou sa liberté, sa vie même étaient en danger ; il vous contera cela lui-même, plus tard, après nos noces d'argent ; aujourd'hui je désire que vous ne pensiez qu'à nous ; mais avant tout dites-moi si vous êtes d'accord avec moi, et si vous approuvez les décisions que je viens de prendre à propos de nos chers enfants.

Il exposa de nouveau ses projets, traçant le tableau de cette réunion des membres de la famille conspirant tous ensemble pour le bonheur commun. Elle croyait rêver. Cette gaieté expansive, ces élans de tendresse, ces accents émus avec lesquels il retraçait les joies de l'intimité, tout cela lui paraissait si étrange qu'elle était tentée de croire qu'il se jouait d'elle ou que son cerveau s'était dérangé. Il devina sa pensée.

—Oh ! j'ai toute ma raison, dit-il, il n'en était peut-être pas ainsi pendant ces dernières années. De folles, bien folles imaginations venaient m'assaillir, des papillons noirs voltigeaient autour de moi. Mais c'est fini, ils se sont envolés sans retour. Je veux désormais que la gaieté rayonne sur tous les fronts

comme sur le mien, que les jours s'écoulent aussi radieux que le soleil qui éclaire.

Sa voix avait une vivacité nerveuse, elle redevenait plus calme ; il cessa d'employer ce style imagé qui témoignait de l'exaltation de ses sentiments. Peu à peu il employa des termes plus simples et son langage prit le ton d'une causerie familière. D'abord les mots étaient sortis avec précipitation de sa bouche, comme s'il n'avait pu arrêter le flot de ses pensées ; il permit enfin la réplique à sa femme et à son fils, ce fut un échange d'idées, de sentiments et de projets auxquels ne se mêlait aucune note discordante. Mme Vaudeuvre et son fils ne pouvaient s'expliquer cette métamorphose aussi brusque que complète, mais, quand vient le bonheur, il est sage de ne pas lui chercher chicane sur ses origines et de ne pas s'égarer en vaines investigations sur son point de départ ; ainsi firent Marcel et sa mère, ils s'abandonnèrent sans réserve à la joie de voir s'ouvrir devant eux une perspective qu'ils n'auraient pas osé rêver et qui comblait tous leurs vœux.

La causerie se prolongea longtemps ; ils ne s'apercevaient pas que le jour baissait et que le soleil, à son couchant, projetait ses derniers rayons sur cette belle soirée de printemps ; ils avaient encore beaucoup de choses à se dire, lorsque sonna l'heure du dîner. Jeanne et Albert les rejoignirent les bras chargés d'une abondante moisson de fleurs. Ce repas fut un repas fiançailles ; ce fut aussi le prélude de ces noces d'argent dont Jeanne avait pris l'initiative et auxquelles maintenant chacun était disposé à apporter sa part de gaieté.

M. Vaudeuvre voulut qu'elles fussent célébrées avec pompe et que rien ne fût épargné pour en augmenter l'éclat.

—Le spectacle de deux époux qui, après vingt-cinq ans de mariage, s'aiment encore comme au premier jour est d'un bon exemple, dit-il, il convient de lui donner du retentissement.

Les années s'écoulèrent sans démentir les promesses que cette date rappelait à chacun des convives. M. Vaudeuvre avait eu l'intention de garder pour lui seul le secret de la cause qui avait troublé si longtemps l'harmonie du foyer, mais il est difficile de persévérer dans le silence quand une femme aimée est décidée à vous le faire rompre.

FIN

VRAI, MAIS PROSAIQUE



*Adèle à son amoureux.* — Ne vous semble-t-il pas qu'il s'écoule un siècle d'un samedi à l'autre ?

*Frank.* — Vous avez raison. Il y a même des fois qu'il me semble que le jour de paie n'arrive jamais.

## L'ENFANT ET LA MALLE

Il y a quelque temps, un étranger aux allures excentriques retenait un appartement situé au premier étage d'un hôtel de la rue...

Bien que l'on n'eût jamais vu entrer de visiteur dans l'appartement du voyageur, le personnel entendait assez fréquemment de violentes discussions qui paraissaient avoir lieu entre le locataire et deux autres personnes. On distinguait la voix d'une femme et celle d'un jeune enfant.

Dans un angle de la chambre à coucher, une malle de grande dimension, fermée par deux serrures, avait été déposée. Sur les côtés de la malle étaient disposées des bandes de toile scellées par des cachets de cire. Le voyageur avait particulièrement recommandé de ne pas toucher à ce coffre.

L'autre soir, le bruit d'une violente altercation mettait encore en émoi le personnel de l'hôtel, on entendait très nettement les cris : " Au secours ! Il m'a tuée !... Le misérable !... De l'air !... Je meurs !... " qui semblaient poussés par une femme. Ils prévirent immédiatement le gérant de l'hôtel. Mais, au moment où un garçon plaçait la clef dans la serrure, un verrou était tiré de l'intérieur, et le voyageur s'écriait d'un ton courroucé :

— Laissez-moi tranquille ! mêlez-vous de vos affaires. Ce qui se passe ici ne vous regarde pas. On court chercher la police.

La scène violente continuait ; mais maintenant on n'entendait plus de voix de femme. C'étaient des pleurs et des cris d'enfant : " Pardon, papa, pardon !... Ne me tue pas, je ne dirai rien... non... je ne dirai rien... "

Quelques voyageurs de l'hôtel étaient rassemblés, anxieux, devant l'appartement. La première sommation étant restée sans effet, la police, accourue, ordonna d'enfoncer la porte. Mais alors le voyageur se décida à tirer le verrou et à ouvrir lui-même.

— Je ne sais pas ce que vous voulez, messieurs, dit-il. Je crois être le maître chez moi, et je ne comprends pas ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

— Emparez-vous de cet homme ! dit le sergent.

Et, tandis que les hommes de police appréhendaient le voyageur, chacun se précipita dans la chambre à coucher.

On s'approcha de la malle : mais il n'en sortait plus aucun bruit.

— Qu'y a-t-il dans cette malle ? interrogea le sergent.

— Mais, absolument rien qui vous intéresse, répondit le voyageur.

On ouvrit la malle, elle était vide ! On ouvrit l'armoire à glace... Sur un rayon, on trouva un enfant de carton.

— Je vous remercie bien, Monsieur, disait l'enfant au sergent. Il ne fallait pas vous donner tant de peine. Mon papa est ventriloque et je suis en carton.

En effet, le voyageur mystérieux n'était autre qu'un ventriloque venu de Paris pour trouver un engagement. N'ayant pas réussi jusque-là, il avait imaginé cette mystification pour donner aux habitants de l'hôtel une idée de son savoir-faire.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW &amp; JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 24 FEVRIER  
Après-midi et soirée.

LA COMPAGNIE DE VARIETES DES

## FRERES IRWIN

25 — ARTISTES — 25

Chanteurs, danseurs, gymnastes, tous jouissant d'une excellente réputation.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : *Guilty Without Crime.*

## IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE &amp; NEVILLE,

516 -- RUE CRAIG, -- 516

MONTREAL.

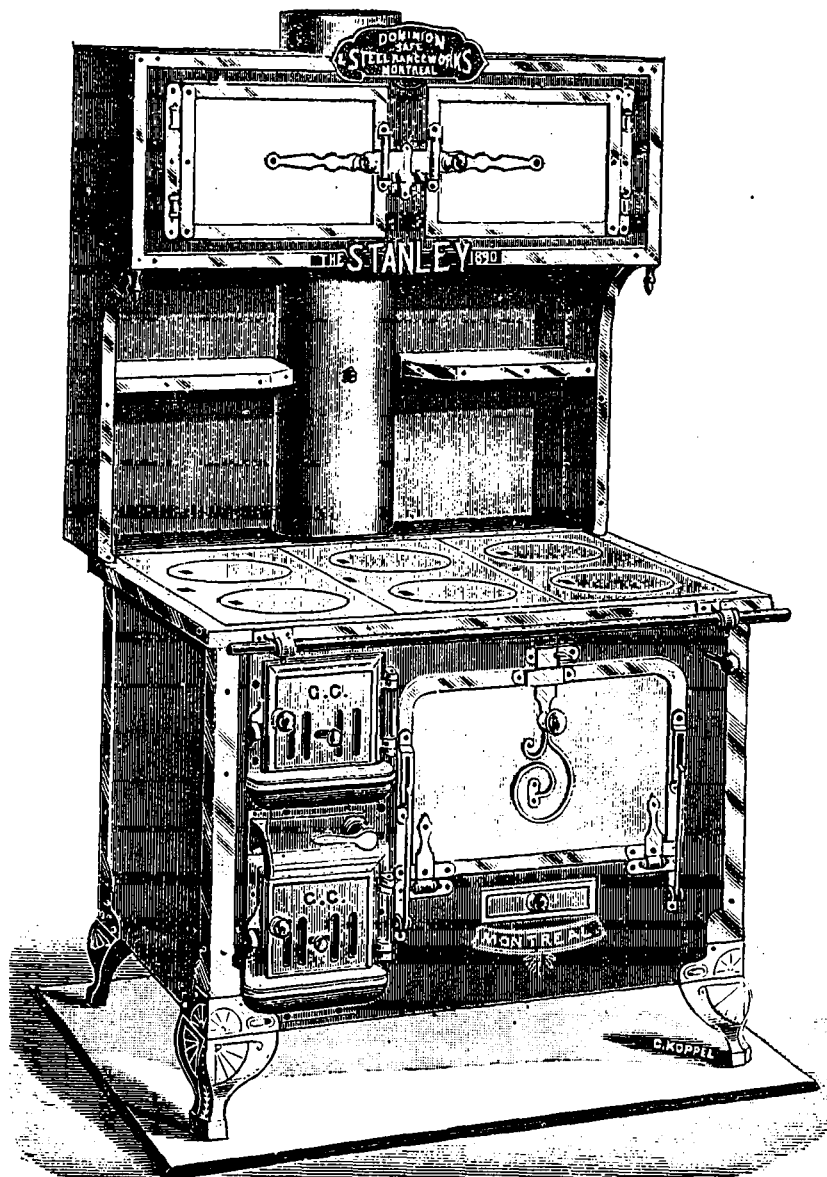
*Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :*

Circulaires, Livres, Brochures,  
Pamphlets, Affiches, Cartes de Visite,  
Cartes d'Affaires, Pancartes,  
Entêtes de Compte, Etiquettes,  
Programmes, Annonces d'Encre,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc.

## COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES

CARACTÈRES DE LUXE

*A meilleur marché que partout ailleurs.*

**GODE. CHAPELLAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Fédéral 828.  
Téléphone Bell 133.

# DYSPEPSINE

— LE —  
GRAND REMEDE AMERICAIN

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliuses,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS : Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK : F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois public dans son No. du 1er Février 1891 : Les dix doigts de Jean Rulhe, par Sixte Déorme. — Le Sommeil de Lahirette, par François Deschamps. — L'Agenda de Jean Bonhomme. — Le Serin et le Moineau, poésie par R. Fleury. — Le Royan-der Goa, épisode de la guerre du Canada, par Geo. Grand. — Science en famille, par L. Balthazard. — Sans lui, par Louise Musat. — Le Secret de l'Écrivain public, par Léila Hanoum. — Bataille de Beaugé, par Désire Lacroix. — Mosaïque, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par Albert Guillaume, Jacques, Wagnez, Emil Causé, Kirschner, Gilbert, Mebner, Gaillard, etc. etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris : un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENT.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle

—16 pages. 1 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Écrire à M. E. Boulhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

# NOUVELLE PHARMACIE

## E. F. G. DANIEL

A 17 ans d'expérience : 5 ans chez MM. Devins & Bolton, et au-delà de 12 ans chez MM. Lavolette & Nelson, vient d'ouvrir une magnifique Pharmacie,

No. 1564 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL

Articles de toilette, Médecines brevetées Françaises, une spécialité.

PRODUITS CHIMIQUES LES PLUS PURS

Prescriptions préparées avec le plus grand soin.

Pharmacien diplômé, licencié, membre de l'Association Pharmaceutique de la Province de Québec.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL



Vous ne payez rien du tout

### C'EST, GRATIS

Pour l'examen. Coupez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express, "C. O. D.", sans déchet de port; nous payons les frais de transport. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrite ici, laissez-la entre les mains de l'agent; si au contraire, vous en êtes parfaitement satisfait, vous n'avez qu'à lui payer notre PRIX SPÉCIAL \$5.00 et garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un MÉCÈNE D'OR qui mérite toute votre attention. Cette montre est fabriquée d'une composition métallique recouverte de deux lames d'or de 18 carats, garantie en tout. Le boîtier, le couvercle, etc., sont gravés à la main, très finement et garantis. PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS. Le mouvement imité beaucoup le "Waltham," richement monté sur rubis, vitesses de 25,000 battements à l'heure, balancier à expansion, pignon et échappement breveté et garanti chronométrique fidèle. Une garantie est envoyée avec la montre. On vend ces montres pour \$25.00 partout ailleurs. Adressez SEARS & CO., 174 Rue Yonge, Toronto, Can.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Sommaire de la 98e livraison (7 Fév. 1891). TEXTE : — La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Colette et de Tout droit. — Ténor et Baryton, par Henri Fayel. — La Fourrure du pauvre, par Duplessis. — Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Houdetot. — Les bouquets sous l'eau. — La petite reine, par Ed. Leroux. Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.  
ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Lavolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribué.



## LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Elle est réputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*Paul Conrad*  
*J. F. Early*

Commissaires.

Nous, sous-signés, banquiers et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAU, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,  
MARDI, 17 MARS 1891

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX :

1 PRIX DE \$300,000, soit	\$300,000
1 PRIX DE 100,000, soit	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit	25,000
100 PRIX DE 500, soit	50,000
200 PRIX DE 300, soit	60,000
500 PRIX DE 200, soit	100,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit	30,000
100 PRIX DE 200, soit	20,000

### PRIX TERMINAUX

300 PRIX DE \$100, soit	\$30,000
300 PRIX DE \$100, soit	\$30,000

3,101 Prix se montant à \$1,054,000

### PRIX DES BILLETS :

Billet Complet, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5  
Dixièmes, \$2 ; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs : 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Argent demandés partout. IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez :

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express. *Franchise de port.* N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.